

L. D'ASCO

ABONNEMENTS

Par an Fr. 40
Six mois Fr. 22
On reçoit les Abonnements de TROIS
et SIX mois.

REDACTION ET ADMINISTRATION

Place des Terreaux, 6
LYON

LA BAVARDE

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

Mieux est de ris que de larmes écrire,
Pour ce que rira est le propre de l'homme.
FRANÇOIS RABELAIS

A. DE LATOUR

ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS

Lyon, UN AN FR. 40
Départements, 42
On reçoit les Abonnements de TROIS
et SIX mois

Les Annonces et Réclames sont reçues

2, Rue de Bonnel, 2

UN MARIAGE FORT SCANDALEUX

Mlle Feyghine. — Le 1^{er} Octobre 1882 à Lyon

QUATRIÈME ÉDITION

Lire à la 2^e page

SILHOUETTE
MARIE LA BOULOTTE

LA BRASSERIE
LES BEAUX-ARTS

ABONNEMENTS PAR LA POSTE

Par décision de M. le ministre des postes et télégraphes, en date du 8 septembre, tous les bureaux de poste sont autorisés à prendre les abonnements à la *Bavarde*.
Ainsi, toute personne qui voudra s'abonner à notre journal, n'a qu'à s'adresser au bureau de poste de sa résidence, où on lui délivrera un abonnement.

L. D'ASCO.

CAUSERIE DU VICOMTE

Mlle Feyghine

Non, ce n'était pas une femme comme les autres, celle qui vient de se tuer. Elle avait un cœur l'amante du duc de Morny; elle l'a prouvé en le perdant.

Elle était Parisienne depuis peu. C'était l'hiver dernier qu'elle débutait aux Français. *Barberine*, disait l'autre jour Desclauzas, lui dut de ressusciter et de mourir. C'est vrai. Son début fut une chute. On ne retint d'elle que sa beauté. Une beauté captivante, qui troubla la critique. La femme avait triomphé. Pour le Tout-Paris ce fut suffisant.

Je me souviens de l'avoir rencontrée, vers cette époque, dans un endroit à la mode. Elle me laissa une impression inoubliable. Cette étrangère eût été une admirable lyre sous de vrais doigts de poète. Elle était sauvage, mais d'une sauvagerie naïve. On lisait dans ses yeux profonds jusqu'au fond de son cœur. Elle avait une foi robuste dans l'art. Du reste, née d'une bonne famille, elle s'était jetée dans cette voie par caprice, mais surtout convaincue. Son esprit exalté, son âme ouverte aux grands enthousiasmes, son caractère romantique, nourri de belles légendes des sublimes héroïnes, l'attiraient invinciblement vers la scène. Trop peu habituée au public français, elle jura contre toutes les traditions de la maison de Molière. Son originalité dépit dans l'illustre temple du Ponceif. Elle échoua. Et de la Russe tant impatiemment attendue, on fit une Autvergine, échochant notre langue, au grand déshonneur de Musset et de la quenouille de *Barberine*.

Mais si l'on discute son talent, on admire sans réserve sa beauté. Et le fait est que Mlle Feyghine était admirable. Ses cheveux dorés l'enveloppaient comme un manteau royal. Et vive, légère, avec une taille qu'un enfant eût effrayée dans ses doigts. Ce fut sa beauté qui la perdit. Un duc la désira — cette désirable créature; elle se crut aimée, elle l'aima.

Son coup de pistolet n'a rien de théâtral. Elle n'a pas cherché de mise en scène; elle s'est tuée simplement, quand elle a senti que tout était fini entre cet homme et elle. Et c'est ainsi qu'elle n'a pas songé au ridicule de ce suicide, dans la salle de bain de son amant, sous ses yeux, après un baiser au front qu'il dut lui donner presque nu; déjà indifférent, impudique et dédaigneux. La femme comtesse Pégère et, plus récemment, la petite Jeanne Bernhardt, ont essayé de se faire une réclame au laudamm. Actrices sans talents, amantes sans cœur, elles ont joué la comédie de la mort, à renfort de grand orchestre. On a ri de leurs aventures grotesques; nul n'a pris au sérieux ces discouragements qui mettent en éveil le commissaire de police vingt-quatre heures avant l'attentat. Il n'y a pas de comparaison possible entre le drame de l'avenue Victor-Hugo et ces oserettes-houffes de l'avenue de Villiers ou de Bordeaux.

On ne saurait rendre le duc responsable de la mort de cette jeune fille, mais il est indéniable qu'elle s'est tuée par lui et pour lui. Il est l'homme du plaisir! porteur d'un nom éclatant, héritier d'une renommée qui, à elle seule, est un blason dans le monde de la galanterie, il traîne aux courses, au cirque, aux bains de mer son dandysme achevé, son chic de goumoux, roi de la femme. Il a de l'or et il est noble.

Il conquiert sans combat, il mange sans appétit, il aime sans amour. Il a vu Mlle Feyghine. Il lui a plu de posséder cette perle et d'ajouter, aux nombreux portraits ravissants de sa galerie intime, ce pastel ingénu et charmant de jeune vierge. Il lui parla à l'oreille, il lui chanta l'éternelle romance des amoureux; il lui fit porter des bouquets par les gens de sa livrée

Spirituel et élégant, il lui tourna des madrigaux où amours rimait avec toujours. Elle s'éprit de ce duc comme elle se serait éprise d'un bon garçon de son pays, parce qu'elle avait dix-huit ans, qu'elle était artiste et qu'elle était femme.

Elle espérait être heureuse une éternité, elle ne le fut pas trois mois. M. de Morny la trouva encombrante. Décidément, elle aimait trop. Les tendres duos roucoulés à deux cœurs exquis, mais quelques soirs, un duc, si haut placé, se doit au monde du plaisir. Une idylle risquerait de le rendre ridicule, et la pauvre fille vit bientôt qu'elle avait confondu la galanterie avec l'amour. Elle était, non la sœur de l'âme, celle qu'on aime, mais la compagne des nuits voluptueuses, celle dont on s'amuse. Elle avait rêvé la gloire par le talent et elle était tout au plus célèbre par sa beauté. Elle devenait l'égalée des drôlesses, qui soupaient à ses côtés, et dont la passion n'était qu'un savant marchandage et qu'une éternelle duperie.

Le duc la menait avec lui dans les cabarets à la mode, au bois, au cirque, partout où les femmes vont. Elle se trouva mêlée à cette société facile qui est la seconde partie du tout Paris, étant donné, que l'aristocratie en est la première. Sa foi naïve, sa croyance sereine, les divines aspirations de son âme de jeune fille s'envolaient au choc brutal des verres de mousseline, sur les nappes banales des cabinets particuliers. Elle vécut de cette vie intime, qui tue et qu'on aime, mais la compagnie des nuits voluptueuses, celle dont on s'amuse. Elle avait rêvé la gloire par le talent et elle était tout au plus célèbre par sa beauté. Elle devenait l'égalée des drôlesses, qui soupaient à ses côtés, et dont la passion n'était qu'un savant marchandage et qu'une éternelle duperie.

Jamais elle ne trouva, dans ce tourbillon qui la grisait, la minute d'amour bête, où le cœur se repose comme dans un frais oasis de tendresse. Et c'est pourtant ce qu'elle désirait, la naïve fille du Nord. Elle le désirait si ardemment, qu'elle put traverser l'atmosphère vicieuse des salons interlopes, sans troubler la sérénité de son rêve et sans cesser d'être la sauvage Feyghine amoureuse d'un duc qui ne le méritait pas.

Il doit se marier, dit-on, il doit épouser une demoiselle de la haute finance. Il renouvellera, si bon lui semble, le gendre de M. Poirier; c'est l'habitude des blasons aujourd'hui. Les marchands de cotons filent, avec des millions, une couronne pour leur fille. Et les nobles authentiques ne veulent d'autres corbeilles de mariage que la corbeille de la Bourse. On était plus fier autrefois. Je plains l'épouse de M. le duc. Non qu'il ne sera pas un mari modèle, mais il est sur des oreillers, de ces taches de sang que l'on n'efface pas.

La pauvre Feyghine est morte du monde vieux dans lequel son amant l'a traînée. Elle a subi une trop rude secousse et sent une trop amère déception. Sa jeunesse chaste s'est réveillée en son cœur, elle a fouetté son front d'une rougeur qu'on prenait pour celle du plaisir et qui n'était que celle de la honte. Elle valait mieux qu'un amour de six semaines. Le croqueur de cœur, le vainqueur moqueur, cet élégant goumoux, dont les yeux n'ont jamais souri, n'était pas digne de posséder cette enfant. La petite fleur sauvage s'est éveillée dans l'air empesté des grands boulevards. Elle aurait fait, pourtant, la joie d'un homme de bien, plus vain de son honneur que de son chic.

La mode est ainsi faite: dans huit jours on oubliera la suicidée, et le héros sera le duc. Les femmes lui adresseront leurs sourires les plus capiteux. Il sera le lion du monde qui s'amuse. Ainsi, ce cadavre de jeune fille, qui ensanguinait son lit profane, ne servira que de piédestal à sa renommée, déjà presque faite, d'hommes à bonnes fortunes.

L'actrice de la Comédie-Française s'en va sans amis. Ses camarades n'ont pas cru devoir, dès le premier jour, jeter quelques fleurs sur cette pauvre morte. Cet isolement, qu'elle présentait vivante, a armé son pistolet. Elle est morte frappée d'indifférence, désillusionnée de l'amour et déshabituée de la gloire.

C'est une souffrance: à ce titre elle a droit à nos respects.

Le duc ne portera pas son deuil; les convenances s'y opposent, mais elles n'empêchent point que l'on murmure tout haut, qu'il pourrait montrer quelque regret, sans déchoir. Car il y a plus de différence entre Nana et Feyghine, qu'entre de Muffat et de Morny.

LE VICOMTE.

Coïncidence

Les ducs de Morny ont le don de rendre leurs baignoires célèbres. On a parlé longtemps de la fameuse baignoire d'argent, que fit faire le président du Corps législatif sous l'Empire, le duc de Morny — que Daudet appelle le Prince et Zola Muffat. — M. Gambetta s'y baignait souvent, aux cris furieux de ses adversaires. On lui reprochait d'étaler ses grosses grâces dans la baignoire du duc de Morny.
L'autre jour Mlle Feyghine se tue dans la salle des bains de M. Charles de Morny. Il l'embrasse avant d'entrer dans sa bai-

gnoire — singulier costume pour donner des baisers au front. — Ce drame se passe dans un moment d'une intimité cynique.

Les baignoires des de Morny seront bientôt aussi légendaires que la baignoire de Marat. Encore celle du farouche rédacteur en chef de *l'Ami du Peuple*, n'était-elle pas héréditaire.

L. D'A.

SERMENTS D'AMOUR

A NOS LECTRICES.

Pourtant, elle avait dit: « Je t'aime, de ce froid perjure étonné, Mais son serment fut un blasphème, Durant des nuits, durant des jours.

Le pauvre délaissé, livide, De ce froid perjure étonné, Vécut seul dans la chambre vide, Près du cher nid abandonné.

Il connut l'amère souffrance D'où jaillit la source des pleurs; Et la morne désespérance, La plus terrible des douleurs,

Il songeait, creusant son front blême, Au souvenir de ses amours: Pourtant, elle avait dit: « Je t'aime, de ce froid perjure étonné, Mais son serment fut un blasphème, Durant des nuits, durant des jours. »

II

Un jour de printemps, que les branches, Et les oiseaux cottaient par bond, Étaient radicalement blanches D'une neige qui sentait bon,

Il rencontra, toute candide, Une vierge sur son chemin, Qui s'en allait d'un pas rapide, Tenant sa robe dans sa main.

Elle riait — la folle — rière Prouve encor le cœur ingénu, Et vit ce ravaissant sourire, Lui, le passant, lui, l'inconnu.

Et se fit son ombre fidèle, Et, quand de la suivre il fut las, Il s'en vint s'asseoir tout près d'elle, Sous un frais berceau de lilas.

Elle l'écouta, l'innocente; Mais ce fut un coupable oubli; Car la vierge encor rougissante Revint l'amante qui pâlit.

Penchant, sur elle, son front blême, Baisant ses grands yeux de velours, Il lui dit, entré: « Je t'aime, de ce froid perjure étonné, Mais son serment fut un blasphème, Durant des nuits, durant des jours. »

III

Fuyant la saison rigoureuse, L'oiseau perdu jette son cri, Elle vient seule, l'amoureuse, Apres du lilas défeuillé.

Elle l'attend — mais sur la route, Le seul voyageur est le vent, Lui ne se souvient plus, sans doute, Du chemin qu'il prit si souvent.

La pauvre mignonne qui tremble, Baise, en le mouillant de ses pleurs, Le lilas qui les vit ensemble, Mêlant leur amour à ses fleurs.

Et sans que la bise glacée Pénètre jusques à son cœur, Toujours aimante, sa pensée S'en va vers l'oublié vainqueur.

Elle l'appelle, elle l'implore; Car, à la fin, c'est trop souffrir, Et cette femme qui l'adore, Et cette enfant qui va mourir,

Songe en inclinant son front blême, Au souvenir de ses amours: Pourtant, il me disait: « Je t'aime, de ce froid perjure étonné, Mais son serment fut un blasphème, Durant des nuits, durant des jours. »

KARL MUNTE.

LE VICE ET L'AMOUR

Etretat, vendredi.

Mon cher Directeur, Je lis ce matin, au réveil, dans la *Bavarde*, un rondeau intitulé: *Le Vice et l'Amour*. Ce rondeau est signé: *Henri de la Renardière*. Ce de la Renardière — probablement quelque trublot de magasin

de nouveautés — est un drôle de l'espèce du nommé E. Clair, que j'ai souffleté d'une insulte la semaine dernière.

Ce rondeau est de mon ami Ryon. Ce fut Madame Bordas, qui le créa au « Concert-Parisien en 1878.

H. Ryon fit encore « C'était ma Mie, le Jour de l'An du pauvre, » le « Capitaine Cupidon, » et bien d'autres romances dont le titre m'échappe.

Il fit représenter avec Edouard Legentil, au Théâtre-Lyrique: « Raffaele le chanteur, » qui ne réussit pas, n'était qu'un pastiche, assez malheureux du « Passant ».

Il vit à Belleville — ce parnasse des chansonniers parisiens. Poète sans façon, dont le type légendaire est Tristan Gratien. Quelque jour, je raconterai la vie de ces rhapsodes de la rue. Elle en vaut bien une autre. Elle aura même cette incontestable mérite d'être la première.

Mais j'en reviens au maladroît plagiaire qui vous a envoyé cela. Dites-lui donc que les tribunaux s'occupent de ces sortes de délits. Il y a, dans le Code, certains articles que vous pourriez mettre sous les yeux des Clair et autres Henri de la Renardière.

Henri de la Renardière — quel nom! Cet imbécille ignore, sans doute, que les rains de la poésie sont trop verts pour les goujats.

KARL MUNTE.

UN MARIAGE SCANDALEUX

C'est invraisemblable, mais c'est vrai. La Duverger épouse un homme qui est riche et qui est noble. Un homme du monde dont le blason impose et dont la fortune éblouit! Il a rencontré dans les salons les belles jeunes filles qui rougissent et sont si candidement ingénues que leurs yeux pleins d'azur osent des regards effrontés. Il a coiffé les veuves, au deuil élégant et voluptueux, dont les longs voiles noirs semblent rappeler les chastes frissons du premier voile blanc. Il a vu les rougeaudes filles de la campagne, qui apportent au château les fruits de leurs vergers et les roses de leurs joues. Il a entendu chanter, dans les tristes couvents, les jeune pensionnaires, comme on entend gazouiller les petits oiseaux dans les grandes cages. Il a suivi, à la tombée du jour, les ouvrières de la cité, qui s'en vont, alertes, pimpantes et vives, bergéronnettes de l'atelier, à la mansarde où les attendent les très vieux et les très petits. Il a connu la femme, la femme honnête sous ses aspects divers; tantôt grande dame, tantôt jeune fille, ici paysanne, là ouvrière, mais toujours divine et toujours digne d'être la sœur d'une âme, l'épouse, la mère des enfants.

Et ce noble gentilhomme épouse Mlle Duverger!

Vous ne la connaissez point, peut-être? Cependant, elle n'est pas une ignorée. On a parlé d'elle il y a tantôt vingt ans. Elle a été duchesse de je ne sais combien de duchés de Gérolstein. Caboline comme Nana, sans plus de talent qu'il ne convient. Du chien, et sachant beaucoup mieux remplir ses maillots que ses rôles. Elle joua dans maintes pièces de genre sur les théâtres qu'elle subvenait. Il y a de ces actrices qui paient pour jouer. La scène devient alors un tréteau ou un étal: concurrence déloyale aux boucheries qui vendent de la viande fraîche.

La critique s'en occupa un jour. Et quelle critique! Barbey d'Aurevilly osa parler de Mademoiselle Duverger. Il le fit en termes supérieurement moqueurs: chaque phrase cinglait comme un coup d'étrivière. Il meurtrit, mais d'une plume élégante, les belles épaules de la pécheresse. Tout Paris lut cet article. Mlle Duverger fut indignée. Le soir même, Barbey se rendit au spectacle. L'actrice était dans sa loge, à côté du prince Demidoff, son amant. Les lognettes étaient braquées sur elle. Les lèvres pincées, elle contenait sa colère.

Des amis dirent au puissant écrivain: « Prenez garde, elle fera du scandale! » Barbey d'Aurevilly n'écoula rien; il s'avança sur le devant de la loge et posa sa main sur le rebord du velours. Furieuse, la Duverger brisa son véterail sur cette main, en l'appelant: Crève!

L'auteur d'une *Histoire sans nom* se détourna dédaigneusement, et frappant sur l'épaule du prince, il lui dit, simplement: — Mon prince, renvoyez donc cette fille à son travail!

Et il se retira majestueusement, comme il était venu.

C'était un spectacle écurant que celui de ce vieillard à côté de cette jeune femme. Il était vieux de cette vieillesse lubrique, dont la hideur repousse. Très riche, elle le subissait.

Souvent il s'endormait, la tête vacillante comme une boule trop lourde, sur le plastron de sa chemise. Alors sa langue sortait, une langue pendante, couverte de salive et de bave.

La jeune femme, toute rose, éblouissante, dans la splendeur de son vice triomphant, prenait délicatement cette langue malpropre, et, aux yeux de tous, la traitait dans cette bouche édentée.

Plus d'une fille du peuple, et des dernières, aurait refusé avec hauteur, en disant: Ça rapporte, mais c'est trop sale!

On dit que les peuples heureux n'ont pas d'histoire. On en peut dire autant des femmes vertueuses. La Duverger, elle, a une histoire. On cite vingt anecdotes sur son compte. Mais je n'en dirai qu'une. Des jeunes filles me lisent, peut-être. J'ai déjà commis une immoralité en prononçant le nom de cette femme. Il y a de ces noms qui sont des attentats à la pudeur.

Un jour — alors la Duverger jouait une nymphe dans je ne sais plus quelle féerie de la Porte-Saint-Martin. — un jour, une amie demandait à l'actrice son portrait.

Elle était représentée dans un débraillé ignoble, le corset ouvert et la jambe levée, dans un cancan qui ne respecte rien. Elle avait négligé, pour cette fois, le maillot pudique.

Et Théophile Gauthier n'eût point reproché à l'artiste d'avoir sacrifié la hardiesse à la vertu.

L'amie insistait. Elle le voulait ce portrait, dont la Suisse aurait interdit le colportage.

— Impossible, ma chatte, répondit la Duverger, il ne me reste que celui-là: c'est pour ma mère!

Sa mère! elle avait une mère qui recevait de tels cadeaux et qui ne mourait pas de honte.

Autrefois, les cocottes finissaient au coin d'une borne. Elles peuplaient Moutierd. Maintenant, elles finissent grandes dames, avenue de Villiers ou boulevard Saint-Germain.

Elles ont des laquais, des voitures; une loge aux Français. Elles sont parfois dames patronesses d'une œuvre pie. Elles meurent munies des sacrements de l'Eglise, on leur dit une messe en musique et elles sont traînées au cimetière, dans un corbillard frangé d'argent, attelé de chevaux presque aussi beaux que ceux du carrosse qui les menait au Bois et au lac.

La Duverger a des diamants. Elle aura bientôt un mari, une fortune et un blason authentique.

C'est ainsi qu'on a été madame tout le monde et que l'on devient un jour, madame Quelqu'un.

Et dans le peuple, il en est des jeunes filles qui restent éternellement vierges faute d'une dot. Nul ne les vient chercher dans la mansarde dont elles sont les fées. Elles seraient le bonheur, le repos et la joie; elles seraient tous les respects, ayant toutes les vertus; elles meurent dédaignées sans avoir connu les premiers émois d'un cœur qui s'éveille à qui un cœur répond. Car il est de par le monde, des oisifs qui sont riches et qui s'en vont dévorer leurs écus aux pieds d'une demoiselle qui connaît d'autant moins l'amour qu'elle en a vendu.

Maintenant, les filles du peuple sont des soites. Pourquoi veulent-elles rester pures? Pourquoi gardent-elles leur fierté? Pourquoi ne demandent-elles qu'au travail ce que donne si aisément le plaisir?

Il n'y a que le ruisseau qui mène à tout.

Je gage que vous doutez, jeunes filles. Vous croyez que cet article n'est qu'une fantaisie; je le voudrais.

La Duverger existe. La Duverger se marie. La Duverger aura un homme de par la loi, après avoir eu tous les hommes de par le caprice. Elle portera sur son front que le vice a nimbé une couronne véritable ou tréflée ou perlée.

Et ce que je redoute encore le plus, ce n'est point que cette femme devienne une épouse, c'est que cette épouse devienne une mère.

E. DESCLAUZAS.

UN MONUMENT AU CONSEIL MUNICIPAL

Nous prenons l'initiative d'une souscription pour élever un monument à la gloire des illustres conseillers municipaux qui ont décidé la suppression de l'Opéra dans la seconde ville de France.

Ce monument sera élevé au parc de la Tête-d'Or. Il se trouve encore en cet endroit, le socle d'une statue qui devait représenter le sénateur Vaïsse.

Nous recevons toutes les souscriptions dans nos bureaux, rue de Bonnel, 2. Lorsque la souscription aura atteint un chiffre suffisant, nous en adresserons le montant à M. le maire de Lyon.

L. D'ASCO.

PAUVRE FEYGHINE!

Feyghine est morte. Hélas! elle a vaincu l'amour. Par la mort. Désolante chose! Elle-même a fermé ses jolis yeux au jour Et brisé son beau rêve rose.

Feyghine avait vingt ans; c'est bien tôt pour mourir. Lorsque l'on est belle comme elle; Mais elle a mieux aimé cela que de souffrir Loin de l'amoureux infidèle.

Amante, elle donna son âme sans penser Si le duc la ferait duchesse; Elle fut un jouet pour lui qu'on peut briser, Qu'on rejette ou que l'on délaisse!

Artiste, on se moque d'elle. Paris ne vit En elle que la débutante; Et la fatigue dès lors la poursuivait Avec l'ennui qui désenchantait!

Oh! je hais ce Paris, léger, vain et moqueur Où trône la prostituée! Pauvre enfant, si la balle avait manqué ton cœur Val leurs sifflets l'auraient tuée!

Adieu, Feyghine; adieu, pauvre kalékaïri! Repose entre tes quatre planches. La colombe au printemps, sur ton terre fleurit Viendra s'asseoir sur tes plumes blanches.

Maurice D'ARAGON.

Le 1^{er} Octobre à Lyon

C'est nous assure-t-on le 1^{er} octobre que les portes du Grand-Théâtre doivent s'ouvrir.

On inaugurerait ce jour-là la direction Albert Dufour.

De l'honorable impresario, nous n'avons rien à dire. Il a dit-on, donné des preuves de capacité comme directeur. Son seul tort est de se présenter au public dans de mauvaises conditions.

Nous déclarons donc tout d'abord, que nous ne voulons nullement discuter les mérites de M. Dufour. Nous sommes même absolument disposés à le soutenir si la subvention était rétablie.

Mais ce que nous ne voulons pas accepter c'est la réouverture du Grand-Théâtre sans Opéra.

Que ce soit M. Dufour ou tout autre, nous nous le crions contre un directeur qui déclare vouloir supprimer les œuvres de Rossini, Meyerbeer, Gounod, Verdi, pour les remplacer par celles d'Offenbach ou d'Hervé.

Supprimer le Grand Opéra à Lyon, mais ce n'est une folie qui ne pouvait germer que dans les cerveaux étroits d'idées étrangères du notre ville.

Il est évident que si les municipaux qui siègent à l'Hôtel de Ville, étaient lyonnais, ils se souviendraient de la direction Raphaël Félix.

Et alors, ils ne se seraient pas exposés à voir condamner publiquement leur idiole délibération qui a supprimé la subvention.

Ils ont voté, comme nous le disions dans notre précédent numéro, une mesure antidémocratique.

Tout le monde ici, sauf les élus du Comité Central, sait que les Lyonnais sont profondément attachés à leur Grand-Théâtre, qu'ils aiment énormément l'Opéra.

Chaque fois qu'il s'est trouvé un directeur pour se moquer du public de la seconde ville de France, un Raphaël, un Santerre ou le plus incapable des Vachot, les Lyonnais ont montré qu'ils ne se laissent pas faire.

C'est ce que le 1^{er} octobre, ils sont résolus à démontrer encore une fois.

Ah! nous prédisons à M. Albert Dufour une belle saïle.

Certainement il ne pourra loger tous les spectateurs désireux d'assister à la suppression officielle de l'Opéra.

On verra ce jour-là comment l'opinion publique juge les actes de ce Conseil si fier sur les questions d'art.

La veille ou la nuit veille de l'ouverture, nous aurons le plaisir de voir apparaître une affiche annonçant que toute manifestation est interdite, qu'il sera défendu de siffler les illustres vandales qui se croient tout permis parce que le suffrage universel les a affublés du titre de conseiller municipal.

Eh! bien, nous le lirons l'affiche, comme nous avons lu celles qui avaient été rédi-

gées par M. Ducros, pour protéger le direction Sotterre, et nous rirons de ces précautions bizarres, absolument inutiles à sauver non M. Dufour, qui n'est pas en cause, mais les Messieurs qui croient sagement gérer les finances de la ville, en supprimant à Lyon les représentations d'opéra. Il faut que le 1^{er} octobre, un seul cri se fasse entendre : « La subvention ! la subvention ! »

Nous le leur chanterons sur l'air des lampions avec un ensemble admirable. Pas de manifestations autres que celle-là, c'est suffisant, celle-ci a le mérite d'être absolument légale, il ne se rencontrera pas un gardien de la paix pour la trouver factieuse.

Il ne faut pas que le rideau puisse se lever, car, laisser jouer un seul acte, serait sanctionner le vote du Conseil municipal.

Is ont supprimé la subvention, il faudra qu'ils la rétablissent.

Sinon, que les théâtres restent fermés, c'est encore préférable.

Lyonnais, nous vous donnons rendez-vous le 1^{er} octobre.

L. D'ASCO.

EXPOSITION PERMANENTE à la Chapellerie des Négociants, rue de l'Hôtel-de-Ville, 52, Lyon.

GAMME D'AMOUR

A KARL MÜNTE.

Folle enfant, je l'avais connue
Au foyer de l'Eldorado ;
C'était alors une ingénue,
Allant plus à pied qu'en landau.

Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do.
Elle avait un charmant visage ;
Les cheveux noirs, l'œil azuré,
La taille fine, et le corsage
Superbe, en son contour serré.
Ré, mi, fa, sol, la, si, do, ré.

De prime abord, son chaud sourire,
Eveilla mon cœur endormi,
Et l'obligea, (je dois l'écrire)
De s'avouer son tendre ami.

Mi, fa, sol, la, si, do, ré, mi.
Cédant à ma brûlante flamme ;
Ma princesse, ma dona Sol,
Me livra son corps et son âme,
Dans le secret du seul à seul.
Sol, la, si, do, ré, mi, fa, sol.

Mais son amour eut peu d'haléine ;
Et comme il vint, il s'en alla ;
Un certain jour... Oui !... Madeleine,
Avec un nabab s'en vola.

La, si, do, ré, mi, fa, sol, la.
Sur le moment, je vous assure,
Cela me fit quelque souci...
Mais le temps, dans sa marche sûre,
L'envoya... la rejoindre aussi.
Si, do, ré, mi, fa, sol, la, si.

Folle enfant, je l'avais connue,
Au foyer de l'Eldorado ;
C'était alors une ingénue,
Allant plus à pied qu'en landau.

Do, ré, mi, fa, sol, la, si, do.

28 août 1892. JACQUES CÉLILLE.

CONCOURS DE POÉSIE

Les derniers envois pour le concours de poésie devront nous être parvenus au plus tard le 28 septembre.

Nous publierons les résultats dans notre numéro du 5 octobre.

Nous délivrerons au premier prix :

Un Objet d'art

D'ASCO.

LES BRASSERIES DE LYON

Les Beaux-Arts

La brasserie des Beaux-Arts, située sur le quai Saint-Antoine, est l'une des plus anciennes de notre ville ; je l'ai connue voilà bien longtemps de cela, alors qu'elle s'appelait brasserie Saint-Antoine, et qu'elle possédait six billards. Il avait été question d'y placer la statue de l'illustre anachorète, dont l'affection pour la gent porcine est restée légendaire ; mais il venait là trop de petites reines de Saba, et le pauvre saint, eût-il été en pierre, n'aurait peut-être pas su résister à la tentation. L'idée fut donc abandonnée.

La brasserie Saint-Antoine était alors dirigée par M. Berger. Elle était le rendez-vous favori des amateurs de carambolages. Le jeu cher au roi-Soleil y était en grand honneur ; c'était chaque jour des tournois, des paris à n'en plus finir ; la joyeuse chanson des billes y retentissait sans cesse, se mêlant aux exclamations des joueurs, aux rires des consommateurs, qui ne manquaient pas à cette époque.

On rencontrait à Saint-Antoine des gail-lards qui faisaient, en vingt minutes, des séries de 200 carambolages.

La fine fleur des billardistes y avait établi son quartier général. Les acharnés allaient là chaque soir pour faire leur partie quotidienne en présence de leurs admirateurs et élèves. Je me souviens particulièrement d'un vieil Alsacien, du nom de Kelber, un ancien capitaine, grand maître, avec une grosse moustache en brosse et des yeux qui flamboyaient comme des escarboucles. Correctement empaqueté dans sa redingote, la pipe aux dents, il faisait son entrée tous les soirs à huit heures, buvait un grog, lisait un journal, puis se mettait à l'œuvre. Lorsqu'il était lancé, on eût vainement cherché à l'arrêter ; de vieilles expressions de caserne lui revenaient à la mémoire, il courait autour du tapis vert comme illuminé par ce reflet de vague émeraude, rajoué de vingt ans !

Il décorait pompeusement la bille rouge du titre très ronflant de Mme John Bull. Ah ! quel enragé ! Je crois encore le voir, lui si calme quand il entrait, jurant, tempêtant, lorsqu'il avait la queue à la main. Il eut volontiers donné tout ce qu'il aurait pour posséder son billard à lui, qu'il aurait

épousseté chaque matin, et soigné avec la sollicitude d'une mère. Hélas ! sa petite pension suffisait à peine à ses besoins, et il est mort sans pouvoir réaliser son rêve, le pauvre cher homme !

Au départ de M. Berger, la brasserie Saint-Antoine passa aux mains de M. Lamadon, propriétaire actuel de la brasserie du Siècle.

Peu à peu les vieux fidèles s'en allèrent pour faire place à la jeunesse. Tous ces fentiers maniaques, ces anciens militaires se déplaçaient dans la compagnie des jeunes gens. Les vieux n'aiment pas se souvenir. Le spectacle de l'adolescence exubérante de forte gaieté leur laisse entrevoir la tombe ; ils préfèrent leur train-train habituel quo rien ne vient déranger. Les antiques bonshommes qui, depuis si longtemps, se rendaient mutuellement des points en buvant componctueusement une absinthe réglementaire, s'écartèrent les uns après les autres. Une nouvelle clientèle se forma plus gaie, plus bruyante, mais beaucoup moins typique.

Dame Lamadon avait deux filles très jolies, dont les beaux yeux incendiaient quantité de cœurs. De petits jeunes gens, très soigneusement pomadés, virent, très soigneusement pomadés, virent, un madrigal aux lèvres, profaner par de petites parties pour rire ces billards où s'étaient livrés tant de batailles mémorables. Des escarmouches sans importance, interrompues par de galants compliments décochés aux hébés, remplaçaient les formidables combats du ponctuel Kelber.

La salle de jeu perdit son prestige avec ses habitués.

Mme Lamadon transforma l'établissement.

Toujours gracieuse elle devint l'amie de tous ses clients, allant de table en table, leur serrant la main et les invitant à lui offrir une chartreuse. Mme Lamadon qui est très bavarde, aimait faire la conversation avec ses amis ; dès qu'elle apercevait un nouveau venu, elle courait s'installer à ses côtés le mettait au courant des nouvelles du jour et lui racontait des histoires qu'elle avait cent fois narrées la veille.

Elle n'eut pas grande peine à se créer une petite cour. Quelques uns de ses clients se faisaient un devoir de lui présenter chaque matin leurs hommages en lui offrant la première des cancons de la ville. En peu de temps la brasserie Saint-Antoine devint le véritable temple de la chronique locale. Les petits scandales croustillants, les anecdotes galantes, les histoires burlesques, les aventures de toutes sortes y étaient racontées, discutées et commentées par dame Lamadon et ses disciples.

Pendant des heures entières on bavardait sur les événements du jour et de la veille et sur les probabilités du lendemain ; on faisait parfois très volumineux ce qui était né tout petit, car il est rare que l'écho ne grossisse pas les bruits si minimes qu'ils soient.

Peu à peu la renommée de cette brasserie se répandit par la ville ; on voulut la voir et de nouveaux clients vinrent s'ajouter à la liste déjà très nombreuses des habitués.

Depuis que le capitaine Kelber était parti, les billards avaient perdu tout ce qui leur restait d'amour propre. Leur passé si glorieux s'était effrité miette par miette, leurs robes que n'avait jamais touchées une main profane furent souillées de champagne et de petites dames très joyeuses s'amuserent à faire courir leurs Kings-Charles dans l'arène jusqu'au moment où ils furent réservés à l'ivoire immaculé des billes sacrées.

La cendre des londrés les couvrit de son fard, les parties sérieuses devinrent de plus en plus rares et de jeunes tondresses poussèrent le mépris des choses jusqu'à s'asseoir sur les protégés du vieil alsacien.

On riait beaucoup à Saint-Antoine en ce temps-là ! Mme Lamadon qui est très tolérante faisait mine de ne rien entendre quoiqu'elle attrapât migraines sur migraines, grâce à la croissante gaieté de ses clients.

Un beau matin la directrice, lasse de débiter tous les jours les mêmes fadaises, eut la lumineuse idée de s'adjoindre une dame de comptoir. Après avoir longtemps hésité, elle présenta sa lieutenant.

C'était une superbe fille, brune, avec de grands yeux noirs pleins de langoureux promesses. Elle avait nom Fanny. Cette nouvelle recrue fut comme un fleuron supplémentaire à la couronne, et comme cette Vénus aimait Mars, le pantalon rouge s'installa carrément dans la place.

Ce qu'elle en conquit des cœurs parmi tous ces pauvres fils de Bellone, c'est incalculable. Elle aimait la cuirasse, le soir, pour adorer le dolman bleu le lendemain, et comme elle était très lunatique, chacun voulait récolter un petit bouquet de ses sourires enchantés.

De temps en temps, la belle Fanny, prenant un congé. Alors en grande tenue, tous fatals au vent, en victoria, groom et laquais derrière, elle prenait crânement le chemin de Sathonay.

D'aucuns prétendent qu'elle était très forte en escrime et qu'elle était sur le point de passer prévôt d'armes lorsqu'elle quitta la brasserie de Mme Lamadon.

Moi qui suis incrédule je n'ajoute pas foi à ce fantaisiste racontar.

Des hébés très célèbres servaient à la brasserie des Beaux-Arts.

En première ligne je citerai l'illustre Philomène, l'une de nos plus anciennes filles de brasserie ; Philomène qui était très positive, n'aimait que les militaires et avait acquis à leur contact je ne sais quelles façons martiales et dégagées qui lui donnaient l'air d'une cantinière en rupture de bivouac.

Annette la Licheuse dont l'étoile commençait à briller d'un éclat très vif et qui consommait déjà des quantités fabuleuses de bocks, toujours gaie, toujours souriante, elle était le gretot joyeux de l'établissement étant de celles qui, comme Jeanne la Folle, n'aiment pas le silence et ne peuvent rester calmes une seule minute.

Marie B... une charmante petite hébé qui, lasse de luyauter des bonnets et de repasser des manchettes, avait abandonné le fer pour s'emparer du tablier blanc. Il y a belle lurette que sa toquée est passée et que sa sacoché est rentrée dans le néant.

Louise Lapin qu'on avait ainsi surnommée non pas à cause de l'horreur qu'elle avait pour cet animal inoffensif que nos tendresses ont rendu célèbre depuis que le bon La Fontaine n'existe plus, mais parce qu'elle avait la manie d'agiter continuellement sa lèvre supérieure à la façon de ce rongeur amateur de serpolet et de thym.

Cloco, l'illustre Cloco dont le nom sonne comme un comme un coup de langue de :

gourmet, en train de déguster un verre de frontin, servit jadis à la brasserie Saint-Antoine. Non pas la Cloco d'aujourd'hui, mais une mignonne petite Cloco, mutine, souriante et habillarde, véritable fée qu'on eût crue échappée du royaume des ingénues.

Vient ensuite Léa, une hébé très gracieuse particulièrement aimée des militaires et de la semillante Fonfon. Celle-ci faisait ce qu'elle voulait à la brasserie St-Antoine déposait sacoché à propos de bottes, venait le lendemain faire humblement sa soumission et le soir annonçait d'un ton grave qu'elle ne remettrait jamais les pieds dans l'établissement. Parfois elle prenait de petites vacances, il n'était pas rare de la voir s'exiler pendant huit jours à la campagne.

Elle revenait ensuite toujours plus originale que par le passé.

Ses excentricités amusaient la clientèle. On s'abordaît alors à St-Antoine en se demandant ce que Fonfon avait fait de nouveau, comme on se questionne aujourd'hui sur la crue des valeurs boursières.

Il serait beaucoup trop long d'énumérer toutes les serveuses de bocks qui se succédèrent dans cet établissement. Les plus célèbres vinrent y faire un stage. Je citerai donc la liste par Philo des Beaux-Arts, cette Philo bien connue dont les exploits rateront à jamais fameux et qui servit ensuite à la Chinoise.

Un beau jour la brasserie St-Antoine se révéilla avec d'étranges transformations ; l'un de ces billards devait être remplacé par un comptoir, son ancien comptoir avait disparu pour faire place à cet antichambre des brasseries qu'on a coutume d'appeler le tambour.

Dame Lamadon aux discours de laquelle on s'était accoutumé, venait de partir pour aller porter ses pénates dans la rue Thomassin.

Des badigeonneurs recraient furieusement la devanture du pauvre numéro 19, du quai Saint-Antoine sur la porte duquel flamboyait déjà cette inscription :

Brasserie des Beaux-Arts

Cette révolution fit son effet. La clientèle émigra de nouveau, cette fois ce ne fut pas pour rire. Tous les fidèles de Mme Lamadon ne trouvant plus leurs coudées franches dans cet établissement qu'on changeait et qu'on débaptisait, filèrent tour à tour. St-Antoine devenait la brasserie des Beaux-Arts comme elle serait devenue la brasserie des Belles-Lettres ou des Beaux-Jours.

De ce titre pompeux rien ne permettait le dépeillement. Aucune peinture ne s'élevait aux murs de la salle, aucune statuette, aucun ornement, seul un petit médaillon chiffré, presque timide s'appareçait sur le cristal de la porte d'entrée. Une mandoline, une palette, un ébauchoir et un compas étaient entrelacés, c'était bien peu pour un café qui prenait les Beaux-Arts sous sa protection.

La brasserie des Beaux-Arts actuellement dirigée par M. Lauzius, un jeune homme très-origina! qui ne dédaigne pas la dame de pique et qui fit jadis des études à la Martinière en compagnie de quelques-uns de ceux qu'on surnomme aujourd'hui ses clients est restée ce qu'elle devint au départ de la componctueuse Mme Lamadon.

Le billard du premier est toujours fréquenté mais il est bien triste là haut maintenant qu'il a perdu ses meilleurs camarades et qu'on exécute plus sur son vert tapis que d'insignifiantes petites parties d'écoliers. Il se morfond tristement dans le souvenir du capitaine Kelber qui doit être mort depuis longtemps.

Il se rappelle ses jours de gloire alors qu'il était adulte, fêté, choyé par une pléiade de joueurs enragés, et s'il savait écrire, il ne manqueraît certainement pas de faire des mémoires qu'il intitulerait :

Grandeur et décadence d'un billard

Les serveuses actuelles de la brasserie des Beaux-Arts sont au nombre de trois. L'opulente Céline, une demoiselle qui possède une teinte de littérature et qui abrège ses longues heures d'inaction par la lecture de romans qu'elle recrute dans la bibliothèque de ses clients.

La seconde hébé répond au nom de Marie. C'est une petite jeunevceille à l'œil malin, au nez légèrement busqué, qui sert toujours à la Brasserie Mestivier au Lycée et à la Marseillaise.

Elle adore les militaires.

La troisième n'est autre que la semillante Virginie Beaux-Arts, une bonne fille, très folle et très blonde, dont mon aimable confrère Nestor a récemment croqué le silhouette et qui voudrait ne plus s'appeler Virginie, maintenant que notre Nadar l'a pourtraiturée. Toujours riieuse, Virginie est bien avec tout le monde, et n'a pas de plus fidèle camarade que Mme Chartreuse. Lorsqu'elle se laisse tenter par les histoires de cette fantaisiste conseillère, Virginie devient très fantasque, mais quand rien ne vient sa tête en feu, c'est là plus charmant hébé des bords de la Saône.

Telle est chère lectrice cette fameuse brasserie si célèbre jadis, et qui ne peut justifier son titre des Beaux-Arts que par l'un de ses clients, grand diable, à la figure anguleuse, aux longs cheveux blonds bouclés, qui s'amuse parfois à croquer quelques types sur les tables de l'établissement, des tables qui ne sont même pas en marbre de Carrare ; Vous la connaîtrez tout aussi bien que moi lorsque vous saurez que Zozo, l'illustre Zozo, l'une de nos plus célèbres bechectantes, honora de sa glorieuse escarcelle la brasserie qui, après avoir donné son nom à demoiselle Philo, vient de faire le même cadeau à la blonde Virginie.

J. SABATIER.

INVITATION

IDYLLE-SONNET

Si tu veux, nous irons, ma chère,
Dans le grand bois silencieux,
Bien loin des regards curieux
Nous faire un nid dans la fougère.

Plein d'abandon, ton bras me serre
Quand l'ombrage cachant les cieux,
Pour ce poème : aimer à deux,
Du soleil éteint la lumière

Avec tous les oiseaux chanteurs,
Nous laisserons dire à nos cœurs
Le chant divin de nos caresses.

Et pour moi, dans le bois profond,
Tu déferas tes longues tresses
Pour te couvrir d'un manteau blond !

VENDETTA.

SILHOUETTE
D'UNE DEMI-MONDAINE

Marie la Boulotte

Ce n'est pas un nom de patricienne que celui-là ! Marie la Boulotte. Dam ! tout le monde ne naît pas avec une couronne sur la tête !

Le blason n'est pas l'apanage des pastourelles, et cependant, combien de petites sottillons sont devenues vicomtesses ! à la vérité ce titre-là résonne d'une façon merveilleuse, on peut-être vicomtesse sans avoir une goutte de sang noble dans les veines, madame Claudia Rachel en sait quelque chose. Au temps où nous vivons la manie des titres fait d'inquiétants ravages, chacun veut avoir ses armoiries et ses couleurs, on est marquis de Cold-Cream, comtesse de Pied Mignon ou baronne de Nimporfiki ! On a des cartons en bristol qui fleurissent l'ombre des mouchoirs brodés d'arabesques héraldiques, des coupés ornements de flamboyantes devises.

Les vieilles épées de nos pères ont abandonnées les blasons, le champ d'azur est remplacé par un champ de poudre de riz, léger et vaporeux ! on se fabrique une généalogie en dix minutes, et je suis sûr que Mme de la Roche raconte souvent au coin du feu, les exploits fameux de son aïeul Gontran de la Roche qui guerroyait aux côtés de Godefroi de Bouillon.

Mon hévone n'est pas noble. C'est une piébéenne. Peut-être ce gros mot là va-t-il l'effaroucher, mais comment laisser croire qu'on a des parchemins dans sa sacoché lorsqu'on s'appelle Marie la Boulotte.

Certes ce nom là n'est pas vilain, et pour moi je sais que je le préfère aux désignations plus ou moins burlesques dont s'affublent les tondresses du jour ! Il peint la femme ; ce n'est pas un nom menteur. C'est déjà quelque chose et ce quelque chose parle en faveur de la prévenue.

J'abhorre les femmes qui se font appeler Ninette ou Dorothea la Blonde, parce que nées avec des tignasses châtain clair, elles s'administrent chaque matin une dose de teinture quelconque.

Ma ie la Boulotte, voilà bien un nom dépourvu d'artifice. Je déteste les femmes qui se peignent le visage et n'aiment point celles qui font de la nature. Peut-être n'avez-vous pas tort de m'embrasser ?

J'aurais tort de m'embrasser dans une longue discussion ; chacun est libre, soyez ce que vous voudrez baronnes ou duchesses, prenez les devises les plus hypocrites, soyez reines si bon vous semble. Adrienne Roux l'est bien.

Elle est reine du Skating. Elle possède au suprême degré l'art de voltiger sur l'asphalte du Ring, d'autres tiennent le sceptre de l'élegance ou de la beauté. Et puis ce n'est pas un grand péché que d'être reine. Bien des soubrettes ont noyé des ondes de leurs chevelures, des oreillers où respirent les armes de France.

Marie la Boulotte sera donc reine, si c'est là votre bon plaisir.

Elle naquit le 22 mai 1832 dans un tout petit village des environs de Tarare, et vint avec les premières fleurs au beau milieu du printemps, à l'heure où les aubépines entr'ouvrent leurs pétales immaculés, au temps où les pâquerettes émergent rosées dans la prairie parmi le vert tendre des gazonnées naissantes.

L'ineffable gazouillis des fauvettes enchanta les premiers jours de sa vie ; elle s'endormit en plein air, bercée par le roucoulement suave des ramiers qui poussent à l'ombre des grands bois leurs trilles languissantes et sourdes.

On lui donna pour hochet, une grosse grappe de lilas ; de son berceau tout orné de verdure, elle entendit les premières chansons des rossignols, le premier criement des grillons railleurs.

Elle se familiarisa vite avec la nature, étant une petite fleur elle aussi, parmi toutes ces fleuriettes qui avaient présidé à sa naissance.

La couronne qu'on plaça sur l'or de ses cheveux naissants, fut une couronne de bluets ; la petite atresse fit ses premiers pas dans une basse-cour parmi les oies, les canards et les poulets qu'elle réjouissait et qui trottaient à ses côtés d'un air vainqueur avec des hochements de tête si coquets et des paillements si pleins d'algèresse, qu'on eût dit qu'ils se disputaient l'honneur de venir saluer leur souveraine à son passage.

Ses petites mains grassouillettes s'embarraissaient dans la laine crépée des agnelis ; elle vait ses favoris dans le troupeau ; il fallait voir avec quelle tendresse elle les embrassait ses chers moutons !

Que de jolis compliments elle leur faisait dans son incompréhensible jargon d'enfant ! Elle ne connut pas l'or des vêtements riches, ni les pierrieres éblouissantes, ses bijoux furent les fleurs qui naissent au bord de la route, on lui fit un trône d'herbe molleuse à l'ombre d'un gros chêne feuillu qui se rappelait bien des amourettes elle n'eut d'autre haquenée qu'une vieille chèvre à longue barbe, sur le dos de laquelle on la plaçait à sa grande joie, les soirs de moisson, après les travaux du jour.

Elle grandit vite au milieu de tout ce petit monde. — A quinze ans c'était déjà la plus jolie blondinette du pays. — Ses yeux naifs avaient tant de mystérieuse finesse, sa petite bouche rose souriait d'un air si coquet, ses cheveux bouclés, se frisaient avec tant de naturelle élégance et sa taille mince était empreinte d'une telle gracilité qu'on la surnomma la petite madame.

Comme ses compagnes riaient de ses manières, et lui disaient qu'elle ferait mieux de mettre des robes de soie que de garder ses grossiers cotillons de campagnarde elle s'énorgueillit. Les flatteries éveillaient dans son âme de jeune fille des instincts d'ambition qui n'attendaient qu'un rayon de soleil pour germer. Un beau jour au retour de la messe toute pimpante dans ses beaux atours, pleine encore du recueillement de l'église, elle déclara franchement à sa mère qu'elle ne voulait pas rester au pays et qu'elle désirait se placer à Tarare.

Cette confiance écuraya la pauvre femme !

Il en partait tant de ces jeunes filles à la ville, il en partait tant qui venaient à mal tourner. On n'avait plus les soins maternels là-bas ! Il fallait mener la barque soi-même, et certes la chose est difficile pour une enfant.

Le diable est si malin qu'il parvient toujours à détraquer ces petites roses, et à leur voler la douce rosée qu'elles ont apportée du fond de leur campagne !

Ne valait-il pas mieux demeurer aux

champs. Marie trouverait un bon gars qui la rendrait heureuse... à quoi servent les ambitions ?

Mais toutes les objections de la mère furent mal accueillies ; Marie était entêtée ; elle voulait partir, nul ne pouvait l'en empêcher ; la nouvelle fit grand bruit dans le pays. Chacun s'attendait bien à cette équipée de la petite madame. Prenez donc la peine d'élever des enfants ! Ils sont à peine servis qu'ils veulent s'enlever. C'était bien la peine de choisir le premier jour de printemps pour la faire naître !

Les bavardages n'éurent pas Mlle Marie, pas plus que les supplications de sa mère, pas plus que les moqueries de ses camarades.

Elle avait seize ans lorsqu'elle vint se placer dans une pâtisserie de Tarare. Mais c'était encore la campagne cela ! Elle n'y resta pas longtemps, il lui fallait quelque chose de mieux ! Six mois après les parents reçurent une lettre de Lyon ; la petite était maintenant dans une pâtisserie de la rue de l'Hôtel-de-Ville.

On la trouva charmante. Parée d'un tablier blanc, propre, elle acquit bientôt une habileté merveilleuse à manier les petits fours et les galettes. Cette marchandise s'harmonisait avec son caractère. Personne ne pouvait égaler la grâce avec laquelle elle emmaillottait un pâté dans une fine chemise de papier de soie.

De temps en temps elle mangeait un macaron. Les petites quenottes blanches semblaient capables de croquer bien d'autres choses encore.

Elle souriait avec une candeur si comique, avait une attitude si gracieuse et des phrases si drolichonnes de naïveté qu'elle fut bien vite remarquée. Les amateurs de choux à la crème ne manquèrent pas.

C'eût été un sujet splendide pour un croquis, cette petite tête blonde parmi toutes les pâtisseries multicolores, donnant des bricioles aux babies et des verres de madère aux mamans.

Malheureusement, Mademoiselle Marie visait plus haut. C'est bien fade, en effet, de servir des gâteaux à des gentlemen de six ans et d'essuyer leurs joues roses carminées de confitures. Le rock l'attrait. Elle avait entendu parler des filles de brasserie. Ce devait être une bien belle chose que d'être fille de brasserie. Ce miroir aux alouettes la fascina.

— Je serai serveuse de bocks, pensa-t-elle !

Ayant été remarquée par un jeune caïcott qui possédait, avec beaucoup d'esprit, l'art de se faire une queue énorme, elle entra, sur ses conseils, au Café du Cercle.

Le premier pas était fait. Adieu les petits gâteaux enfantine, les naïves meringues et les nougats ingénus, la sacoché de maroquin rendait chaque nuit visite à la belle, au sein des nuages dorés des songes les plus vermeils.

Elle fit ses premières armes à la brasserie de Genève. C'est là qu'en raison de sa petite taille, de sa carnation fraîche de paysanne à peine émoluée de la bergerie et de ses formes rondelletes, elle reçut pour la première fois le surnom gracieux de Marie la Boulotte.

Pendant quelque temps, elle ne dédaigna pas les madrigaux enflammés que lui prodiguait chaque jour une jeune hébé du sexe masculin. Ces choses sont permises entre gens du même métier. Malheureusement, Marie la Boulotte aimait le changement. Elle se laissa éblouir par l'éclat de la quincaillerie ; comme on lui montrait du fer-blanc, elle crut que c'était de l'argent. Sa naïveté lui fut fatale, elle s'est repentie bien des fois de son caprice.

Ce caprice d'une heure faillit la perdre. On parla de vendre les meubles de la pauvre-vrette. Heureusement son ami avait bon cœur ; il vendit sa bibliothèque pour la secourir. Molière, Hugo, Musset, Gautier et George Sand, s'en vinrent frissonner à l'appréhension des grillons railleurs.

Elle se familiarisa vite avec la nature, étant une petite fleur elle aussi, parmi toutes ces fleuriettes qui avaient présidé à sa naissance.

La chose faite, Marie la boulotte partit dans son pays natal en compagnie de Marie Courtaix, avec qui elle était intimement liée.

La joie fut grande, là-bas au village, lorsqu'on vit revenir l'enfant. Sa pauvre mère en pleura d'attendrissement. Elle avait bien pâli à la ville ! Comment allait-elle ?

Était-elle heureuse ?

Les anciennes amies semblaient à peine la reconnaître. Elle avait maintenant des cheveux sur le front, de vieilles robes à volants, des rubans, des chapeaux. Où donc étaient partis les petits sabots d'enfant ?

Elle revint les admirables paysages, témoins de ses premières gamelles, elle revint les moutons, la prairie, le vieux chêne qui avait abrité son sommeil aux jours de grande chaleur. Elle cueillit encore de gros bouquets de fleurs des champs mais les bluets et les coquelicots semblaient plus lui sourire comme autrefois !

Au bout d'un mois elle partit.

A son retour à Lyon, elle entra à la brasserie du Siècle pour venir s'établir ensuite à la Marseillaise où elle fit la connaissance d'une foule de jolis guerriers.

C'est là qu'elle voulut un jour ravir le protecteur de Léontine qui ne lui a jamais pardonné.

Sortie de la Marseillaise, elle vint à la Grotte. Son amant ayant voulu la remettre dans le droit chemin lui conseilla d'apprendre l'état de modiste. Elle accepta, mais au dernier moment elle déclara très énergiquement qu'elle préférait demeurer fille de brasserie comme devant. Ce devait être bien ennuyeux en effet de rucher des tulles et des gazes et de mettre de grosses fleurs sur des chapeaux.

C'est pour ses beaux yeux que deux jeunes gens qui s'étaient toujours regardés d'un très bon œil en vinrent un jour à se souffleter et à s'injurier. Des cartes furent échangées et l'on convint d'un jour pour la rencontre.

Un express emporta les combattants à Genève où ils furent étonnés de retrouver la vieille devise française, Liberté, Egalité, Fraternité.

La meilleure manière d'exercer la fraternité n'était pas de se larder de coups de rapières dans les côtes, les deux adversaires prirent le sage parti de s'embrasser plus cordialement du monde et d'aller faire de concert un copieux repas à l'hôtel des Bistrangers.

À la suite d'une dispute qu'elle eut avec sa collègue, la petite Catherine, Marie la Boulotte qui parfois devient très belliqueuse quitta brusquement la brasserie de Guignol.

Elle vient d'y rentrer il y a quelque jours.

nâtes et mugissantes. Un peu de musique ce géant !
Toutes nos connaissances sont là ! la vogue du cours Lafayette est la fête des belles petites, on s'en aperçoit !

Virginie Beaux-Arts, qui n'a pas oublié qu'elle fit autrefois ses premières armes sur le champ de foire, dirige le grand tir des hêtres et présente des carabines Flaubert à toutes ses collègues. Charlotte des Jacobins, qui est très forte, casse des pipes à n'en plus finir, et sa compagne la grande Adrienne fait mouche à tous les coups.

Sar l'estrate du Musée républicain l'illustre Jenny Bidet en maillot bleu pâle agrémenté de franges d'argent, chaussée de coturnes rouges et coiffée d'un diadème de bacchant, tambourine avec une ardeur incroyable.
Batez, crie-t-elle de sa voix la plus puissante, entrez, je vais avoir l'honneur de vous faire subir le plus cruel des supplices, celui de vous faire avaler une dizaine de bocks lorsque vous aurez admiré les divers instruments de torture de l'inquisition.

A ses côtés, la planteuruse Jeanne Mellancan en costume directoire, tend galamment la main à toutes les belles petites qui se pressent à l'entrée de l'établissement.
Plus loin, se trouve le grand manège national des chevaux à deux étages, tenu par la célèbre Berthe l'amazone. Celle-ci en grand costume d'écurière, la cravache à la main et la toque sur la tête, invite le public à mettre le pied dans l'étrier : montez, montez, s'écrie-t-elle en caressant la crinière de son destrier, montez, nous allons partir au triple galop. En selle pour la Palestine !

Au Théâtre-Parisien, grand spectacle de prestidigitation par la célèbre professeur Marguerite Kailou, dame de Calocettes ; la plus souriante de toutes les puantes de Crémieu, complotteusement boutonnée dans un habit rigide noir escamote des pièces de cent sols et fait sortir un hémis d'un chapeau qu'elle a recréé dans l'honorable société. Sa sœur, la mignonne Henriette, en maillot rose, toute poudrée et fraîche comme une rose, jongle avec des canes encor parés des jacobines de contrats, puis avec les coeurs des admirateurs dont elle a conquis l'estime. Vient ensuite, la très gracieuse Senorita Rosita Bédé, vêtue d'une basquine pailletée d'or, d'une casaque ornée de sequins et coiffée d'un bolero blanc. En compagnie de la petite fée Florida, toujours charmante, elle exécute une danse fantaisiste du pays des Bayadères.

Plus loin, se trouve le Reliquarium où la petite Victorine, toute de noir vêtue, montre, avec des larmes dans la voix, le premier bonnet que la vieille baronne fit jadis sauter par dessus les moulins, la première marguerite qu'effeuilla Titine la blonde, le chignon que Théo perdit un jour chez Matossi et la dent que Blanche Tête-de-Singe se fit arracher le 1er décembre 1881.

On y voit en outre une huître rapportée d'Ostende par Amélie l'Italienne, un morceau d'écorce de platane sur lequel Marguerite Kailou grava jadis ses initiales.
La robe d'innocence de la gracieuse Fontfon repose sur un coussin de velours grenat, non loin de l'ombrelle d'Élodie Valois.
Dans le cabinet réservé, la grande Ida, toujours gracieuse, montre avec discrétion un sous-officier en satin ayant appartenu à Jenny Merluchon, une baignoire dans laquelle Cloco prit des bains ambrés, la fameuse chemise noire de Jeanne Sevez et des panamas de différentes provenances.
A l'arène nationale, autre spectacle ! L'opulente Elisa de l'Est lutte avec la très petite Anna qui ne tarde pas à la tomber, ce qui prouve que les plus gros ne sont pas toujours les plus forts.

Sur l'estrate du théâtre des frères Barois, nous remarquons la charmante Léonie de Saint-Matrico en costume gris perle. Elle joue du tambour avec une dextérité surprenante, tandis qu'Elisa Bâlgand, costumée en prêtresse, invite la foule à venir admirer les sœurs Roux, deux gymnasiarques de premier ordre, et l'illustre Jeanne Childebert, qui soulève son honneur à bras tendu et jongle avec des poignards empoisonnés.
A l'Aquarium égyptien, une demoiselle coiffée d'une grande casquette de soie noire et vêtue d'un justaucorps émeraude, déclare à la foule qu'elle pourra admirer à l'intérieur des crocodilles du Nil qui pleurent chaque jour de grosses larmes en lisant les nouvelles : audaces de messieurs les Anglais ; des pieuvres, des amphibiens et des poissons de toute nature.
D'un autre côté, Jenny l'Auvergnate tenant à la main un exemplaire des *Forçats de l'Amour*, déclare victorieusement qu'on peut visiter en dix minutes le grand théâtre des Bagnes, de Toulon, de Rochefort et de Nouméa.
Puis viennent les grandes loteries désignées, par la petite Catherine, Marie Matossi Marthe de la Roche. Le tir des Belles-Petites tenu par Louise Ollagnier. La galerie contemporaine dirigée par Joséphine Bernard.

Dans un char magnifique la charmante baronne de Saint-Ouin prédit l'avenir. J'ai été la consulter, car je suis fort curieux moi. Après avoir longtemps examiné les lignes de ma main : « on vira beaucoup demain en lisant la *Bavarde* », m'a-t-elle déclaré en m'offrant une cigarette.

bureaux du *Citoyen*, et là, au nombre d'une quarantaine, ils ont envahi l'imprimerie, le revolver au poing, déclarant aux rédacteurs qu'ils ne permettraient pas de composer le journal si l'on ne s'engageait à publier certains notes dont ils étaient porteurs.

Ceci est déjà joli, mais ce n'est pas tout encore. Le lendemain, les mêmes personnages se présentent de nouveau aux bureaux du *Citoyen* pour renouveler les scènes violentes de la veille. Cette fois, ils trouvent les portes fermées et l'imprimerie gardée par une quarantaine de collectivistes, bien résolus à la défendre contre une seconde invasion. Les anarchistes se retirent alors et prennent position à vingt pas de là, sur la place des Victoires.

Il a fallu que les rédacteurs du *Citoyen* et les quarante collectivistes de leurs amis se groupassent en France, et escortassent jusqu'à l'imprimerie les forces du journal, que les anarchistes devant qui ils ont dû défilier, menaçaient de détruire.

On croit rêver en lisant de pareils récits. Eh quoi ! ces choses se passent en France, en 1882 ! C'était bien la peine, en vérité, que tant de républicains luttassent longtemps et si vaillamment pour obtenir la liberté de la presse et l'inviolabilité du domicile !

Eh ! mon Dieu ! les anarchistes et collectivistes que Janet blâme tant aujourd'hui n'ont fait que suivre les théories qu'il a lui-même préconisées en la même année 1882.

Jésuites, va !

Le *Lyon Républicain* du 20 septembre annonce qu'un sieur Grobéty, rédacteur de la *Tribune de Genève*, vient d'être expulsé de cette ville et qu'il va venir se fixer à Lyon, pour collaborer à la *Bavarde*, et ce qui est plus grave il prête à ce sieur Grobéty des sentiments anti-français.

Nous ne connaissons pas ce Grobéty, mais nous savons le nom du correspondant du *Lyon*. Il est connu sous cette désignation : Le gros Éléphant. Il se nomme Fléchelle.
Fléchelle a menti. Il saura qu'il n'y a pas besoin d'aller à Saint-Malo et à Hautleville pour être aussi Français que lui.

Qu'on nous attaque, cela nous importe fort peu de la part de gens dont nous préparons les biographies, mais nous ne nous laisserons jamais attaquer au point de vue du patriotisme.

A bon entendre salut,

A. VALLAGE.

Henriette Desaix n'a pas perdu son amour pour les excursions.

Elisa, la plus folle et la plus gracieuse de la dynastie des Bâlgand, aime toujours Lisette.

Vous savez Lisette est une petite chienne pas plus grosse que le poing, qui fait l'admiration de tout le quartier des Brotteaux, car sa maîtresse l'exhibe partout. Elisa adore les bêtes, elle prétend qu'elles sont plus fidèles que les hommes, nous le croyons sans peine, mais il faudrait peut-être ajouter : « et que les femmes. »

N'est-ce pas Elisa que les femmes ne sont pas toujours fidèles ? Vous sonriez, on ne saurait mieux répondre !

La souriante hébée de la Nuée bleue, ne recherche pas les galans d'or ou d'argent. Ce modeste dolman de deuxième classe cache peut-être plus de charme.

O Marie, les bacs de gaz du cirque Rancy éclairaient parfois des tête-à-tête ravissants.

L'amour est enfant de Bohême, Il n'a jamais connu de lois.

Joséphine la minuscule hébée de la Chinoise est déjà revenue de Paris. Elle n'a pas fait florer sur le boulevard des Italiens, les nababs y deviennent rares ; pas le moindre Valaque ou le plus petit Brésilien à se mettre sous la dent.

Voyez-vous Joséphine, les clients de la Chinoise sont encore la crème des hommes.

Filme vient de jeter l'ancre dans les eaux de la Pécherie, après avoir traversé pas mal de brasseries de quatrième et cinquième ordres.

Elle s'élevait tout doucement la petiotte, mais son rêve ne sera réalisé que lorsque le père Papat l'aura admise à mettre son couvert.

Voilà l'Est et mourir. O père Papat ne la poussez pas à imiter Feyghine.

Plusieurs de nos belles petites assistaient mardi soir à la représentation des *Rauzans* au théâtre Bellecour.

Au contraire, témoin la blessure que j'ai vue au front d'un monsieur qui avait eu l'impudence de se faire passer pour un correspondant de la *Bavarde*.

L'autre jour, parait-il, cette brune amazone dinait aux Jacobins, lorsque ce monsieur et l'un de ses amis s'assirent à sa table.

Berthe nourrit contre l'arrivant une de ces haines vivaces dont seule une amazone est capable. Aussi, à la vue de celui qu'elle hait mortellement, à tort ou à raison, le ignore, son vieux sang de guerrière bouillonna dans ses veines, et se soulevant de l'infatigable ardeur qu'elle déployait autrefois dans les salons Matossi, elle saisit une assiette et un bock qu'elle lança à la tête du prétendu correspondant.

Le sang coule ; Berthe, en femme énergique, ne s'émeut pas pour si peu, et afin de prouver sa parfaite indifférence pour une pareille bagatelle, se rend au Casino où l'attendait certain nabab, en compagnie duquel elle vida force bocks.

Lucy Maïa est toujours charmante ; c'est une des belles petites qui se font remarquer par leur distinction et leur élégance. Mais pourquoi diable ne porte-t-elle pas des chapeaux en harmonie avec ses toilettes ? Il faudra soigner cela, madame.

Blanche Gay rendrait des points à Cloco pour la maigreur, chacun sait ça ; il paraît que depuis quelque temps notre aimable voisine constate qu'elle grossit.

Sa Légèreté Tonine Françon est bien heureuse depuis que la cavalerie est revenue des grandes manœuvres de Châlons.

Aussi est-on sûr de rencontrer chaque matin la belle revenant toute pimpante par le tramway du cours Morand.

Césarine, la meilleure Césarine, cette douce rêveuse a quitté tablier blanc et sacochette, et abandonné la Flamande.

L'aitière Pauline Bac est malade, ses amis de la Nuée sont au désespoir.

C'est là le seul motif qui l'empêché de se rendre à la vogue du pont Lafayette où sa sœur tient un tourniquet et fait courir des petits chevaux de bois.

Crise ministérielle à l'Est. Le père Papat qui avait exilé Hortense, la rappelle. Claudine a rendu son portefeuille. Elisa est toujours à la tête de ce cabinet d'Hébés.

do Jeanne Vipère et de son amie Marie la Parisienne, deux jeunes cascadeuses habillées de la brasserie Bernex. Une grande fête a été donnée dernièrement par Jeanne la Vipère à l'occasion de la convalescence de l'un deses amis. Peut-être le fil télégraphique qui relie St-Etienne à Lyon n'a-t-il rien signalé de semblable dans la brasserie de la rue de Jussieu ?

En devenant vieille, Jenny Bidet devient méchante pour ses compagnes en Bacchus.

Un de ces derniers jours, elle s'est rendue au Siècle en compagnie de Mariette et de Marie Gauthier et là elle s'est répandue en invectives contre Elisa à qui elle reprochait quelques peccadilles de jeunesse.

La grande Eleonore de Suez, ne fait plus de visites à la brasserie Aubert. Hélas ! voilà bientôt quinze jours qu'elle a disparu.

Son inséparable amie, la blonde Claudia, n'a même pas été mise dans le secret de sa retraite. Aussi de désespoir s'est-elle engagée dans la compagnie des serveuses de bocks.

Ses débuts ont eu lieu dimanche dernier, à la brasserie du Rhône. Cela n'a pas été sans émotion, incalculables ont été les bocks répandus sur les pantalons des clients par la chaste ingénuité encore toute tremblante.

Victorine ou plutôt Titine, ainsi que Joséphine Bernard, ses deux sœurs en Gambrius, vont lui donner de savantes leçons.

Fanny Bombance se met à courir la dame de pique.

Depuis quelque temps cette sémillante tendresse hante assiduellement le casino de Charbonnières. Le tapis vert la fascine, elle joue très largement et jette force lous sur l'arène.

Dame fortune ne dédaigne quelquefois pas de la favoriser. C'est ainsi qu'elle a gagné quinze louis vendredi.

Nous sommes persuadés qu'elle n'a pas manqué de partager ce petit gain avec son amie Ninette.

Décidément les chapeaux directoire, les Rembrandt et les capotes Mançini ont fait leur temps !

superbe fille qui répond au doux nom d'Isabelle. Nous l'appelons Isabelle la jolie, pour ne pas la confondre avec l'autre qui fait en ce moment les délices des Stéphanois.

Une nouvelle Sévigné, c'est Lucie du Mont Blanc. On ne peut entrer dans cette Brasserie sans trouver la souriante enfant occupée à rédiger une missive amoureuse.

La belle Juliette est au comble de la joie, son amie la Mâconnaise est venue la voir et restera avec elle pendant une huitaine de jours.

Nous avons aperçu dimanche ces deux belles petites au Cirque Rancy où elles étaient brillamment entourées.

Décidément Juliette a du goût pour les exercices équestres et les jongleries des frères Cinquevalli.

Nous avons à déplorer la perte de deux de nos belles petites.

Mathilde la Suissesse s'est enfuie à Marseille avec son protecteur, tandis qu'Albertine que ses pertes fréquentes au Casino de Charbonnières avaient lentement décaivé prenait son vol vers la capitale.

Louise Hôla vient de disparaître enlevée par son petit nabab.

Cette gracieuse hébée avait, depuis longtemps, manifesté le désir de voyager. Il est probable qu'elle s'est envolée sous un ciel plus clémente.

La toute gracieuse Lucie de l'Est était un de ces jours derniers à Bellecour. Elle portait un chapeau de peluche vert foncé, orné d'un long panache fort excentrique. La belle devient bien coquette depuis quelque temps. Aurait-elle déniché un nabab sévère ou bien des jeunes potaches se sont-ils réunis pour l'entretenir sur ce pied ?

Quelle idée a-t-elle eu de se faire teindre en rousse et pourquoi tant de séances chez le coiffeur ? Belle enfant répondez.

Dimanche soir à Charbonnières, la belle Calocette, qui avait fait un usage immodéré des eaux thermales, était dans un état d'ébriété complet. Quel tapage, mes amis ! Ah ! Henriette a le vin magap.

CANCANS ET POTINS DU DEMI-MONDE

Le départ de Fonfon est prochain. On sait que la célèbre cascadeuse entre comme figurante dans un théâtre de la capitale.

L'amour perdit Troie. Vous devriez y songer, Fonfon.

Si il y en a qui font fortune à Charbonnières, ce n'est pas le cas d'Albertine Platen. La pauvre fille y a perdu tout son argent. Elle a même dû vendre ses meubles et abandonner le petit bouidor de la rue Centrale pour une chambre garnie de la rue Childebert.

On dit que Sabine Biscaye est allée rendre visite à son ancienne amie Jeanne la Chatte.

Philo, l'incomparable Philo, est atteinte d'une mélancolie inquiétante. Aurait-elle laissé sa gaieté sous le ciel de Nice.

Il y a pourtant si peu de distance des Beaux-Arts à la Chinoise. Voyons, un peu de bonne volonté, jeune inconstant qui lui avez pris son cœur.

Adèle Calino a voulu aussi voir la vogue du pont Lafayette.

Dimanche soir, on n'entendait qu'elle autour des baraques. Elle a voulu absolument fêter les mollets de la femme géante, ce qui lui a été permis.

Elle se console en lisant des romans qu'elle se fait apporter par sa camériste. Celle-ci avait cru la sauver en lui servant une première de la saison, le livre du joyeux Silvestre : le *Neveu du Docteur Trouse Cade*.

Malheureusement l'Esculape de la belle, par simple jalousie de métier sans doute, n'a pas trouvé la farce à son goût. Il a impitoyablement évincé le seigneur Trouse-Cadet et son élève, en prescrivant sévèrement le régime du lait à son intéressante cliente.

Malgré la pluie qui tombait dimanche le Casino de Charbonnières a reçu beaucoup de visiteurs. Nos demi-mondaines attirées sans doute par le tapis vert, étaient assez nombreuses. Il y avait là, les deux Kailou, Marguerite la souriante et Henriette la petite calocette. Il paraît qu'à elles deux elles font chaque soir sauter la banque. Ces dames ont maintenant coupé au mois et messieurs les bijoutiers font leurs affaires avec les diamants qu'ils leur vendent. C'est une hausse abracadabrante qui a surpris toutes les petites amies. Ah ! mesdames, c'est le jeu, vive le jeu !... mais qu'on se méfie des grecs.

Jenny Merluchon y était aussi, c'est la plus fidèle des habituées, on dit même qu'elle y laisse son cœur, Léonie de Saint-Matrico, toujours aimable, Marie Gratton qui demande un blason pour pouvoir changer son nom qu'elle trouve peu poétique. Marie Roux, qui se lance insouciant dans le tourbillon du demi-monde, Adrienne Roux, toujours élégante et spirituelle, petit lutin qui jette la gaieté même dans le bataillon des victimes des deux Chailou, et avec toutes ces belles. Bianca l'enchantée à la voix d'or, qui sans trop se faire prier a chanté un délicieux morceau des *Huguenots*. On s'est amusé beaucoup, on a ri, bien diné, et beaucoup sablé de champagne.

Une des hébés du Siècle, celle qui répond au doux nom de Blanche, s'étant permis de médire de Marie Gauthier, celle-ci a fait une descente chez la mère Lamadon. Les explications ont été fort vives. Marie, qui à la tête près du bonnet, n'étant pas trouvée satisfaisante, a appliqué sur les joues roses de son adversaire deux vigoureux soufflets. Il y a eu une courte lutte dans laquelle Blanche a laissé aux mains de Marie un magnifique noeud de faille qui ornait sa jupe.

Ah ! Blanche, cela vous apprendra à vous occuper aussi méchamment de vos compagnes en Bacchus.

Un des jours de la semaine dernière, à Neuville on a pu remarquer deux belles qui sablaient fort gaiement le champagne au Lion d'Or.

L'une d'elles n'était autre que Marie Gauthier. L'hébée en disponibilité.

Plusieurs de nos belles petites assistaient mardi soir à la représentation des *Rauzans* au théâtre Bellecour.

Nous avons remarqué Louise Egraz dans un superbe costume crème à dentelles espagnoles, Annette Bassin, vêtue d'une fort jolie toilette de broché grenat, Henriette Desaix en costume de surah noir, et Elisa Bâlgand vêtue de surah bleu garni de dentelles crème, et coiffée d'un fort joli chapeau crème.

Marguerite Kailou et Amélie l'Italienne qui devait assister à la représentation de M. Marck, n'ont pas été vues au Théâtre-Bellecour.

Peut-être se réservent-elles pour *Nana*.

Pléurez musedes bocks et de la sacochette ! La brasserie Marseillaise va congédier ses hébés qui seront remplacées par des garçons.

Henriette et Léonie se sont déjà enfuies pour faire place à une ancienne serveuse de la brasserie de Genève.

L'illustre Antoinette Childebert qui rend à Bacchus un culte assidu, se trouvant l'autre jour dans un état de gaieté fort avancé, fit la rencontre d'un galant gentleman qui, pour lui éviter les désagréments qu'elle aurait pu s'attirer par ses excentricités, lui offrit gracieusement un bock dans un établissement voisin.

Après avoir gaspillé une vingtaine de chopes, la fantasiste Antoinette déclara qu'elle voulait rentrer.

Le gentilhomme craignant quelque nouvelle histoire l'accompagna jusque son domicile, et après l'avoir saluée le plus courtoisement du monde, lorsqu'elle le retint par la manche.

Tu vois ce chapeau, s'écria-t-elle avec une geste épique, en lui montrant un superbe directoire qu'elle avait reçu le matin, il est magnifique, et cependant je le trouve affreux. Son affaire est faite !

Ce disant, elle déchira la malheureuse coiffure au grand ébahissement du jeune homme qui, de plus en plus surpris, se retira en saluant profondément.

Quand donc la sémillante Antoinette deviendra-t-elle un peu sérieuse ?

Croiriez-vous que mardi passé, Marie Gauthier est allée à la Taverna anglaise avec l'intention bien arrêtée d'y commettre un crime ! Mais c'est abominable, direz-vous.

Parfaitement ; mais c'est aussi vrai... qu'elle est brune.

Marie ayant sans doute, de bonnes raisons pour cela — voulait arracher les yeux à la pauvre petite Rachel ! Vous vous imaginez facilement l'effroi de la mignonne enfant d'Israël. Pensez donc... au printemps de la vie être obligée de porter des lunettes.

Pour le plus grand bonheur des habitués de la Taverna, la pétulante Marie Gauthier n'a pas donné suite à ses menaces. Après de vives... explications, elle est partie, laissant Rachel en proie à une émotion plus facile à comprendre qu'à décrire.

Heureusement tout s'est bien terminé et les deux belles sont aujourd'hui les meilleures amies du monde.

L'une des hébés de la brasserie du Télégraphe, dont les amours vont se loger jusqu'à St-Etienne, ferait bien de se méfier

de son protecteur, tandis qu'Albertine que ses pertes fréquentes au Casino de Charbonnières avaient lentement décaivé prenait son vol vers la capitale.

Louise Hôla vient de disparaître enlevée par son petit nabab.

Cette gracieuse hébée avait, depuis longtemps, manifesté le désir de voyager. Il est probable qu'elle s'est envolée sous un ciel plus clémente.

La toute gracieuse Lucie de l'Est était un de ces jours derniers à Bellecour. Elle portait un chapeau de peluche vert foncé, orné d'un long panache fort excentrique. La belle devient bien coquette depuis quelque temps. Aurait-elle déniché un nabab sévère ou bien des jeunes potaches se sont-ils réunis pour l'entretenir sur ce pied ?

Quelle idée a-t-elle eu de se faire teindre en rousse et pourquoi tant de séances chez le coiffeur ? Belle enfant répondez.

Dimanche soir à Charbonnières, la belle Calocette, qui avait fait un usage immodéré des eaux thermales, était dans un état d'ébriété complet. Quel tapage, mes amis ! Ah ! Henriette a le vin magap.

EXTRAIT HEBDOMADAIRE DU « LYON REPUBLICAIN »

On se souvient avec quelle ardeur la feuille de M. Janet préconisait des émeutes filiales contre la *Bavarde*.

A ce moment le *Lyon* se souciait fort peu de la liberté de la presse et de l'inviolabilité du domicile, car il s'agissait de détruire un journal dont on redoutait les indiscrétions.

Voici ce que nous lisions, dimanche dernier dans le *Lyon-Républicain* :

Les mœurs du journalisme deviennent de plus en plus étranges. Je vous contais, dans ma dernière lettre, que dix rédacteurs du *Citoyen*, piqués par je ne sais quelle tarantule, avaient imaginé d'inviter dix rédacteurs du *Radical* à renouveler la célèbre rencontre des Mignons et des Angevins. L'affaire n'a pas eu de suite, les rédacteurs du *Radical* ayant décliné cette affreuse invitation. Nous ne reverrons donc pas de sitôt le combat des Trente, et Beaumanoir n'aura pas occasion de se désoliver avec son sang.

Mais voilà qui est infiniment plus étrange que ce méchant défi. Au cours de sa polémique avec le *Radical*, il paraît que le *Citoyen* avait quelque peu humilié un certain M. Godard, lequel se rattacha au groupe des anarchistes. Les amis de M. Godard se sont rendus dans les

LucCIANI.

LucCIANI.

THÉÂTRES Grand-Théâtre

M. Albert Dufour, le nouveau directeur des théâtres municipaux de Lyon, n'a jamais été directeur du théâtre Français de Bordeaux, comme cela a été dit, par erreur,

mais bien administrateur du Grand-Théâtre de cette ville, pendant huit années consécutives; il fut ensuite l'associé de M. Bellier à la direction du théâtre de Lille.

Il est très intelligent et très actif et nul doute, qu'avec la subvention, il ne rende à notre première scène son ancienne splendeur.

Demain vendredi: « Marie Tudor » au théâtre des Célestins, avec le concours de mademoiselle Agar.

Théâtre Bellecour

M. Teyssyre compte toujours ouvrir très prochainement avec *Nana*.

Il est certain qu'avec un directeur tel que M. Teyssyre, le public lyonnais trouvera au théâtre Bellecour des spectacles fort attrayants.

On sait ce qu'a fait aux Célestins, M. Teyssyre avec une troupe incomplète, cela nous est un garant pour sa nouvelle direction.

La première représentation de cet important ouvrage aura lieu au Théâtre-Bellecour le 28 septembre, avec le concours des artistes de la Porte-St-Martin. Le rôle de *Nana* sera confiée à Mme Patry.

On dit merveille de la façon avec laquelle va être montée, la pièce de M. Busnach.

On annonce la mort du vieux père Hamilton, le doyen des artistes français, qui a longtemps joué aux Célestins et qui y avait obtenu de réels succès.

Une des artistes qui furent jadis des plus populaires à Lyon vient de mourir. Je veux parler de madame d'Herblay. Chacun se rappelle l'admiration qu'avait le public pour cette comédienne, qui certes y avait droit.

C'est au temps du directeur Carpiou, que madame d'Herblay fit ses débuts sur notre scène. M. Campo-Casso ne contribua pas peu au développement de ce talent alors naissant.

Lorsque M. d'Herblay, son mari, prit les rênes de la direction, elle avait déjà été fort brillamment applaudie et n'était déjà plus une artiste ordinaire. De ce jour, elle marcha à grands pas, corrigée sans défaut de prononciation, et acquit un talent qu'on ne connaissait pas ici.

Madame d'Herblay aimait Lyon par dessus tout, elle était l'idole de notre public aussi la nouvelle de sa mort, a-t-elle fait naître des regrets, chez tous ceux qui l'ont connue et par conséquent applaudie et jugée.

DE SAINT-SAVIN.

Nous continuons la liste des artistes qui ont passé sur nos scènes lyonnaises, en indiquant les théâtres où ils sont engagés :

Gand. — M. Chavanon est engagé comme jeune premier rôle au Théâtre-Royal.

Le Mans. — M. Montal a obtenu la direction du théâtre. Il figure aussi dans la troupe comme grand premier rôle et baryton et Mme Montal comme grand premier rôle.

Mlle Ozanne, qui a joué au Gymnase, à Lyon, est engagée comme jeune premier rôle.

Rouen. — Dans la troupe du théâtre des Arts, nous remarquons M. Joanne, deuxième ténor d'opéra-comique, M. Ponsard, basse de grand opéra, M. Serrin-Chevallier, deuxième basse, M. Cadot, troisième basse.

Mlle Baux, première forte chanteuse, Mlle Marie Vachot, première forte chanteuse légère, Mlle Lécomte, première d'opéra, Mlle Dusourd, deuxième d'opéra.

Dunkerque. — M. Walter, ancien artiste des Célestins, est engagé comme grand troisième rôle.

Angers. — Mlle Laura Reuters est première danseuse noble, Mlle Elisa Reuters, première danseuse demi-caractère, Mlle Hélène Reuters, seconde première danseuse.

Alger. — M. Seguin, ancien artiste de M. Depay, aux Variétés de Lyon, est engagé comme jeune premier comique.

Bagnères. — Notre ancienne basse, M. Conte, a fait grand plaisir dans le capitaine Kolland, dans *Mousquetaires de la Reine*.

M. Sacrean a été très brillant dans *Figaro et Barber*.

Marseille. — Mlle Carina a fait son premier début dans le rôle de Lucile de la *Closerie des Genêts*. Elle a eu d'heureux moments et s'est fait applaudir. Son second début, dans les *Bourgeois de Pont-Arcy*, a été excellent.

M. Frey, jeune premier, a produit une excellente impression.

M. Homerville, qui débutait dans le rôle de Brochant des *Bourgeois de Pont-Arcy*, a été l'objet d'une ovation flatteuse.

Mme Busconi, grand premier rôle, faisait également son premier début dans le rôle de Mme de Saint-André; elle a montré beaucoup de distinction et a su se faire applaudir à diverses reprises.

Bruxelles. — Théâtre-Royal de la Monnaie. — M. Devriès, notre baryton, a fait sa première apparition dans *Guillaume Tell*. Il a complètement réussi. M. Devriès est jeune et bien fait de sa personne; il foule d'un pied sûr les planches de l'Helvétie; il connaît les détours de la musique rossinienne; en tournant agréablement les difficultés, sa voix, d'un timbre agréable et d'une belle qualité de son, a été entendue et la solidité nécessaires pour supporter sans défaillance les fatigues du répertoire de grand opéra. Il chante avec une grande correction et avec un respect scrupuleux du texte musical. Il a une manière de phraser qui sent la grande école, et une exécution ferme, sûre et nuancée. Le public, très nombreux, a rappelé l'heureux débutant après chaque acte. Nous espérons beaucoup de son premier début dans le rôle de M. Devriès. (Revue et Gazette des théâtres).

Paris. — Mme Marie Kolb est engagée au théâtre de l'Ambigu.

Mlle Rosine Maurel est réengagée aux Variétés.

M. Paul Didier est aussi engagé aux Variétés.

M. Baggers, ancien artiste de l'orchestre du Grand-Théâtre, est chef d'orchestre aux Bouffes-Parisiens.

Mme Marie Monthazon est réengagée aux Bouffes, ainsi que M. Lamy.

M. Lucu est réengagé aux Folies-Dramatiques, ainsi que M. Simon-Max, MM. Mauge, Lepers, et Mme Simon-Girard.

Mme Juliette Darocut est engagée aux Nouveautés.

Boulogne. — M. Solve et M. Degrave ont obtenu un très joli succès dans *Guillaume Tell*.

Royan. — MM. Esquier et Howay ont recueilli une ample moisson de bravos, ainsi que Mlle Sarah Rambert.

La Haye. — M. Vitaux est réengagé.

M. Cabannes, qui devait être sa rentrée dans la *Juive*, est tombé malade.

Bordeaux. — Théâtre-Français. — L'incendie Jeanne Bernhardt a eu une heureuse solution. M. Demarsal est venu en personne s'entendre avec M. Depay pour régler le

préjudice causé par sa belle-sœur. Il est inutile d'ajouter que les deux artistes se sont mis parfaitement d'accord et que, de plus, Mme Sarah Bernhardt-Damala vient de donner, au Théâtre-Français de Bordeaux, deux représentations de la nouvelle pièce de Sardou, que la grande artiste va créer au Vaudeville.

Genève. — Notre ancienne dugazon, Mlle Gérald, est engagée pour la saison d'hiver, ainsi que M. Baquière.

M. Salomon, l'ancien ténor du Grand-Théâtre, vient d'être engagé à l'Opéra, aux appointements de 72,000 francs par an.

Casino

Toujours beaucoup de monde au Casino. Madame Dufresny, comique des concerts de Paris obtient beaucoup de succès.

Les vélocipédistes ont fait leurs adieux, mais en revanche M. Brunin et le Berleur obtiennent une ample moisson de bravos.

Scala

Le directeur de la Scala vient de faire un coup de maître.

Pichat l'illustre danseur parisien, vient d'un bond prodigieux de tomber sur la petite scène de la rue Thommassin, et Dieu sait s'il est désopilant cet artiste en chorégraphie.

Provost l'homme aux cent têtes, Mlle Barbès la charmante tyrolienne, la famille Christiany obtiennent toujours beaucoup de succès.

Forward pour Scala!

Skating-Rink

DES FOLIES-BERGÈRES
Irrevocablement l'ouverture de ce charmant établissement est fixé au 1er octobre.

LISTE DES ARTISTES

DES THEATRES DE PARIS

(Suite)

THEATRE DU PALAIS-ROYAL

Directeurs : MM. Delcroix et Briet. — Régisseur général : M. René Luguet. — Second régisseur : M. Viblet. — Chef d'orchestre : M. Bariller. — Caissier : M. Brécourt. — Contrôleur en chef : M. Pourpe.

ARTISTES

Mme Céline Chaumont (en représentation).

Mmes Dinelli (début), Lucie Davray, Alice Lavigne, Thorey, Mathilde, Dezoder, Bergé, Bertin, Vigouroux, Hélène Bihaut (début), Marie Leroux, Charret, Marguerite Donvé (début), Fredericks, Mercédès, Bonnet, Caron, Richard, Declères, Haldan, Olga, Irma Bury, Eymard, Louise Bornier.

MM. Geoffroy, Daubray, Montbars, Raimond, Miher, Lhéritier, Calvin, Hyacinthe, Luguet, Pellerin, Piet, Numa, Numa, Gallipaux, Monval, Garou, Barlet.

DORSAY.

Spectacles de Lyon

CIRQUE RANCY, avenue de Saxe. — Tous les soirs, à 8 heures, grande fête avec le concours des célèbres artistes Cinguerelli, W. Bell et tout le personnel de la troupe. — Samedi, dimanche et jours de fête, à 8 h., représentation de jour. Programme tout aussi complet et aussi varié que celui du soir.

CASINO, rue de la République. — Tous les soirs à 8 heures. Chansonnettes, acrobatie.

SALLE MOLIERE, 45, rue Pierre-Corneille. — La représentation de ce petit théâtre doit avoir lieu dimanche prochain, à 8 heures, grande représentation. — Vendredi, samedi et jours de fête, à 8 h., représentation de jour. Programme tout aussi complet et aussi varié que celui du soir.

CASINO, rue de la République. — Tous les soirs à 8 heures. Chansonnettes, acrobatie.

SALLE MOLIERE, 45, rue Pierre-Corneille. — La représentation de ce petit théâtre doit avoir lieu dimanche prochain, à 8 heures, grande représentation. — Vendredi, samedi et jours de fête, à 8 h., représentation de jour. Programme tout aussi complet et aussi varié que celui du soir.

CASINO, rue de la République. — Tous les soirs à 8 heures. Chansonnettes, acrobatie.

SALLE MOLIERE, 45, rue Pierre-Corneille. — La représentation de ce petit théâtre doit avoir lieu dimanche prochain, à 8 heures, grande représentation. — Vendredi, samedi et jours de fête, à 8 h., représentation de jour. Programme tout aussi complet et aussi varié que celui du soir.

CASINO, rue de la République. — Tous les soirs à 8 heures. Chansonnettes, acrobatie.

SALLE MOLIERE, 45, rue Pierre-Corneille. — La représentation de ce petit théâtre doit avoir lieu dimanche prochain, à 8 heures, grande représentation. — Vendredi, samedi et jours de fête, à 8 h., représentation de jour. Programme tout aussi complet et aussi varié que celui du soir.

CASINO, rue de la République. — Tous les soirs à 8 heures. Chansonnettes, acrobatie.

SALLE MOLIERE, 45, rue Pierre-Corneille. — La représentation de ce petit théâtre doit avoir lieu dimanche prochain, à 8 heures, grande représentation. — Vendredi, samedi et jours de fête, à 8 h., représentation de jour. Programme tout aussi complet et aussi varié que celui du soir.

CASINO, rue de la République. — Tous les soirs à 8 heures. Chansonnettes, acrobatie.

SALLE MOLIERE, 45, rue Pierre-Corneille. — La représentation de ce petit théâtre doit avoir lieu dimanche prochain, à 8 heures, grande représentation. — Vendredi, samedi et jours de fête, à 8 h., représentation de jour. Programme tout aussi complet et aussi varié que celui du soir.

CASINO, rue de la République. — Tous les soirs à 8 heures. Chansonnettes, acrobatie.

SALLE MOLIERE, 45, rue Pierre-Corneille. — La représentation de ce petit théâtre doit avoir lieu dimanche prochain, à 8 heures, grande représentation. — Vendredi, samedi et jours de fête, à 8 h., représentation de jour. Programme tout aussi complet et aussi varié que celui du soir.

CASINO, rue de la République. — Tous les soirs à 8 heures. Chansonnettes, acrobatie.

SALLE MOLIERE, 45, rue Pierre-Corneille. — La représentation de ce petit théâtre doit avoir lieu dimanche prochain, à 8 heures, grande représentation. — Vendredi, samedi et jours de fête, à 8 h., représentation de jour. Programme tout aussi complet et aussi varié que celui du soir.

CASINO, rue de la République. — Tous les soirs à 8 heures. Chansonnettes, acrobatie.

SALLE MOLIERE, 45, rue Pierre-Corneille. — La représentation de ce petit théâtre doit avoir lieu dimanche prochain, à 8 heures, grande représentation. — Vendredi, samedi et jours de fête, à 8 h., représentation de jour. Programme tout aussi complet et aussi varié que celui du soir.

CASINO, rue de la République. — Tous les soirs à 8 heures. Chansonnettes, acrobatie.

SALLE MOLIERE, 45, rue Pierre-Corneille. — La représentation de ce petit théâtre doit avoir lieu dimanche prochain, à 8 heures, grande représentation. — Vendredi, samedi et jours de fête, à 8 h., représentation de jour. Programme tout aussi complet et aussi varié que celui du soir.

CASINO, rue de la République. — Tous les soirs à 8 heures. Chansonnettes, acrobatie.

SALLE MOLIERE, 45, rue Pierre-Corneille. — La représentation de ce petit théâtre doit avoir lieu dimanche prochain, à 8 heures, grande représentation. — Vendredi, samedi et jours de fête, à 8 h., représentation de jour. Programme tout aussi complet et aussi varié que celui du soir.

CASINO, rue de la République. — Tous les soirs à 8 heures. Chansonnettes, acrobatie.

SALLE MOLIERE, 45, rue Pierre-Corneille. — La représentation de ce petit théâtre doit avoir lieu dimanche prochain, à 8 heures, grande représentation. — Vendredi, samedi et jours de fête, à 8 h., représentation de jour. Programme tout aussi complet et aussi varié que celui du soir.

CASINO, rue de la République. — Tous les soirs à 8 heures. Chansonnettes, acrobatie.

SALLE MOLIERE, 45, rue Pierre-Corneille. — La représentation de ce petit théâtre doit avoir lieu dimanche prochain, à 8 heures, grande représentation. — Vendredi, samedi et jours de fête, à 8 h., représentation de jour. Programme tout aussi complet et aussi varié que celui du soir.

CASINO, rue de la République. — Tous les soirs à 8 heures. Chansonnettes, acrobatie.

SALLE MOLIERE, 45, rue Pierre-Corneille. — La représentation de ce petit théâtre doit avoir lieu dimanche prochain, à 8 heures, grande représentation. — Vendredi, samedi et jours de fête, à 8 h., représentation de jour. Programme tout aussi complet et aussi varié que celui du soir.

CASINO, rue de la République. — Tous les soirs à 8 heures. Chansonnettes, acrobatie.

SALLE MOLIERE, 45, rue Pierre-Corneille. — La représentation de ce petit théâtre doit avoir lieu dimanche prochain, à 8 heures, grande représentation. — Vendredi, samedi et jours de fête, à 8 h., représentation de jour. Programme tout aussi complet et aussi varié que celui du soir.

CASINO, rue de la République. — Tous les soirs à 8 heures. Chansonnettes, acrobatie.

SALLE MOLIERE, 45, rue Pierre-Corneille. — La représentation de ce petit théâtre doit avoir lieu dimanche prochain, à 8 heures, grande représentation. — Vendredi, samedi et jours de fête, à 8 h., représentation de jour. Programme tout aussi complet et aussi varié que celui du soir.

CASINO, rue de la République. — Tous les soirs à 8 heures. Chansonnettes, acrobatie.

SALLE MOLIERE, 45, rue Pierre-Corneille. — La représentation de ce petit théâtre doit avoir lieu dimanche prochain, à 8 heures, grande représentation. — Vendredi, samedi et jours de fête, à 8 h., représentation de jour. Programme tout aussi complet et aussi varié que celui du soir.

CASINO, rue de la République. — Tous les soirs à 8 heures. Chansonnettes, acrobatie.

SALLE MOLIERE, 45, rue Pierre-Corneille. — La représentation de ce petit théâtre doit avoir lieu dimanche prochain, à 8 heures, grande représentation. — Vendredi, samedi et jours de fête, à 8 h., représentation de jour. Programme tout aussi complet et aussi varié que celui du soir.

CASINO, rue de la République. — Tous les soirs à 8 heures. Chansonnettes, acrobatie.

SALLE MOLIERE, 45, rue Pierre-Corneille. — La représentation de ce petit théâtre doit avoir lieu dimanche prochain, à 8 heures, grande représentation. — Vendredi, samedi et jours de fête, à 8 h., représentation de jour. Programme tout aussi complet et aussi varié que celui du soir.

CASINO, rue de la République. — Tous les soirs à 8 heures. Chansonnettes, acrobatie.

SALLE MOLIERE, 45, rue Pierre-Corneille. — La représentation de ce petit théâtre doit avoir lieu dimanche prochain, à 8 heures, grande représentation. — Vendredi, samedi et jours de fête, à 8 h., représentation de jour. Programme tout aussi complet et aussi varié que celui du soir.

CASINO, rue de la République. — Tous les soirs à 8 heures. Chansonnettes, acrobatie.

SALLE MOLIERE, 45, rue Pierre-Corneille. — La représentation de ce petit théâtre doit avoir lieu dimanche prochain, à 8 heures, grande représentation. — Vendredi, samedi et jours de fête, à 8 h., représentation de jour. Programme tout aussi complet et aussi varié que celui du soir.

charmant minois, je vois vous confier un aveu : Je vais presque tous les jours au Cirque Rancy. Il est bon de dire que l'on y voit tous les soirs quelque chose de nouveau.

La troupe actuelle est excellente, et le programme est gros de promesses pour cet hiver. C'est bien la moindre des choses que la seconde ville de France, qui n'aura pas d'opéra, aie au moins son hippodrome. Les ténors de notre cité semblent aimer beaucoup les jeux du cirque. Elles viennent là par escouades essaimant les gradins de leurs toilettes brillantes qui jettent comme les pétales d'une rose les couleurs gaies de leurs robes sur le fond sombre de l'amphithéâtre.

Jenny Merluchon adore les travaux d'équilibre, et Fanny Jackson les exercices de grande voltige. Madame de St-Ouin s'amuse beaucoup aux grotesques farces de MM. les clowns.

Les équilibristes Cinguerelli, trois frères qui sentent leur gentlement d'uns lieus sous leurs maillots émeraude aux gorgéris ornés de sequins imbriqués, sont d'une force incontestable.

Leurs jongleries laissent bien derrière elles, les exercices des Japonais qui courent le globe; leurs jeux acrobatiques ne laissent rien à désirer. On se demande comment ils peuvent arriver à ce degré de perfection qui tient de la féerie. Leur tenue élégante, l'aisance qu'ils déploient et la souplesse de leurs moindres mouvements ajoutent au prestige de leurs tours.

La famille Elliot obtient une ample moisson de bravos tous les soirs. Rien de plus gracieux en effet que ce groupe de vélocipédistes aussi légers que des hirondelles. Mme Elliot, qui commande la tribu arabe la première, elle ne tarde pas à être suivie par toute la bande.

Deux charmants bébés qu'on croirait incapables de marcher, tant ils sont mignons et roses, décrivent sur le rink les paraboles les plus diverses.

Vient ensuite la très gracieuse écuyère Sabine Rancy, qui exécute sur sa jument favorite, le jeu très intéressant des sautoires; les bravos qui accueillent cette élégante écuyère résonnent encore dans la salle, lorsque le clown South fait son entrée avec sa meute savante. Ses chiens sont des artistes hors-ligne. Jamais je n'avais vu ces messieurs de la race canine pousser aussi loin l'intelligence et l'adresse.

Le clown Dabouchet et M. Paul Dassié le sauteur de ponts, obtiennent à leur tour de formidables applaudissements, le premier, pour ses désopilantes bouffonneries et le second pour la hardiesse de ses exercices. Puis viennent les luttes à cheval par les deux frères Dacia, luttés qui ne laissent pas d'étonner la foule et qui retiennent bien loin les tournois des arènes foraines.

Moscou, l'élegant valet rapporteur de M. Marivonet, les violons diaboliques, les pyramides, les poneys prodiges, sont également fort admirés du public.

Miss Zaara, qui exécute à cheval des travaux d'une force surprenante et la charmante Joséphine Bouthouls qui sur un cheval sans selle, valse comme une véritable coryphée n'obtiennent pas moins de succès que le jeune Marquis un écuyer d'élite *primo cartella*, dont les exercices de voltige excitent l'admiration générale.

On pourrait donc nous offrir M. Rancy avec ce cortège d'artistes surprenants. Rien assurément! Cet intelligent directeur a su grouper sans son arène ces sommités du monde aérien. Nous l'en félicitons! Le public nombreux qui se presse chaque jour à ses portes prouve son succès.

C'est pourquoi lorsque j'ai visité les écuries où nos belles épinglées ne négligent jamais d'aller faire un tour, je n'ai d'autre désir en allant me coucher que de retourner le lendemain m'extasier devant Cinguerelli et consorts!

DORSAY.

LA MORT DU MARQUIS

Cluïst en l'an II, par un jour froid de l'automne. Point de soleil, une bise aigre, avec quelque chose de spongieux dans l'atmosphère, qui donnait la chair de poule et gelait les os. Les passants vont d'un pas rapide sur les pavés et s'arrêtaient, glissant dans la boue qui s'attache aux pieds comme la glaise des cimetières. On est mal à l'aise, pénétré jusqu'à l'âme et de mauvaise humeur. Les condamnés du tribunal révolutionnaire allaient avoir ce jour-là mauvais temps pour mourir. Le matin, Pierre Remaret, l'aide de Samson, était sorti de la maison qu'il partageait avec son maître, rue Neuve-Saint-Jean, n° 11, et était allé à la Conciergerie chercher les ordres de Fouquier-Tinville. Un en causant dans ce long couloir, qui mène aujourd'hui à la Cour d'assises et à la Cour de cassation (la Cour de cassation était alors le tribunal révolutionnaire), Fouquier avait fixé l'heure de l'exécution et désigné le nombre de voitures qu'il fallait préparer. C'était ainsi chaque matin. En pluvieux en II, les exécutions se faisaient encore sur la place de la Révolution. Bientôt on allait transporter l'échafaud à la Barrière-Reversee (ci-devant Barrière-du-Trône).

Les charrettes des Condamnés sortaient de la Conciergerie par cette porte à l'aspect sombre qui donne sur le quai. C'était aussitôt un grand cri dans la foule. Les uns les regardaient passer, les autres les accompagnaient jusqu'au bout. Ces exécutions avaient en général, lieu vers quatre heures de l'après-midi.

A quatre heures, à la fin de janvier, le jour baisse déjà, mais on peut encore distinguer les visages dans un cortège qui passe. Il n'y avait qu'une charrette ce jour-là; huit condamnés : deux Allemands soup-

connés d'espionnage, un garde du corps; des anciens fermiers-général, un soldat et un marquis. Le soldat — un officier — avait grandi et allait mourir républicain il s'était battu un peu partout, sur la Loire et sur le Rhin, gagnant ses galons à la pointe de sa baïonnette, et ses épaulettes à la pointe de l'épée. On l'avait vu aux côtés de Westermann, au Vendée, faire des prodiges. Un rapport — peut-être une erreur — le jetait à l'échafaud. Il se tenait tête haute, et, debout, au-dessus de la foule qui le regardait et criait il chantait la Marseillaise. Il y avait un des fermiers-général qui pleurait, d'autres priaient. Le marquis était vieux, et ses cheveux sans poudre avaient blanchi depuis longtemps. Il était le dernier de sa race, ayant perdu son fils unique tué à l'armée de Condé. Ce fils au tombeau, le marquis avait maintenant hâte d'y descendre à son tour. Mais il eût voulu mourir les armes à la main. Il s'était battu au 10 août avec un acharnement terrible, puis il avait gagné le quartier général de Coblenz; il venait enfin d'être pris au moment où il allait essayer encore de chouer, l'épée au poing. A tribunal il avait refusé de répondre. Il était de ceux dont on peut dire, quinze ou vingt ans après : « Ils n'ont rien appris et rien oublié. » Il voulait, disait-il, mourir intact, sans une concession, sans ce qu'il eût appelé une faiblesse. C'était le passé fait homme et homme d'honneur.

Il était content d'en finir. La foule criait. Le cortège longeait les quais encombrés; c'était un fourmillement de têtes, de bonnets de Remaret et de rubans tricolores, de jupes rayées et de casaquins de couleur. Un vent glacé passait par-dessus la haie de curieux; une bise aiguë par la Seine, qui coulait lentement. Le ciel était bas, l'horizon gris. Il y avait ça et là, se dégageant sur un fond terne, des arbustes grêles, de maigres branches noires et sans vie.

Le marquis, assis et les yeux grands ouverts, regardait la brume. Il était en chemise, le cou nu, les mains liées. Sa poitrine apparaissait bleue sous son jabot de dentelle et il ne sentait pas, sous la morsure de cette bise, qu'il grelottait, que son visage se marbrait de plaques violettes, et qu'à travers ses lèvres décolorées on voyait, se serrant les uns contre les autres, ses dents qui claquaient. Il pensait, il songeait, laissant le corps trembler, tandis que la pensée allait ailleurs, vers les souvenirs. Tout à coup, dans le murmure sourd des clameurs d'en bas, un cri distinct le tira de son rêve et le souffleta comme au visage. Il a peur!... Regardez donc celui qui tremble! il a peur! De qui parlait-on? A la guillotine, le peloton! à la mort, les lâches! Le marquis comprit tout, d'un seul éclair. Les autres étaient écorchés, tombaient sur leur banc, inertes, morts déjà. Debout, le cou insolent, la face altière, le soldat chantait maintenant le chant du départ. Le marquis seul tremblait. Oui, il tremblait, toute sa chair se révoltait sous le vent. Il tremblait, le marquis intrépidé, et ce n'était que de froid, comme Bailly. Mais la foule qui voulait que l'on tombât bien, répétait : « Le lâche! le lâche! » Et, pour la première fois, le marquis eut peur. Mourir! Peuh! l'important, mais il voulait mourir comme il avait vécu, sans un soupçon de lâcheté, entêté dans sa foi, déraciné, mais non égrené, comme un roc.

Le vieux monde s'écorchait; le vieillard voulait disparaître avec lui, et tandis que le soldat, qui partageait le banc de la charrette, saluait tout en mourant l'aurore qui se levait, le marquis, tenace, regardait en arrière, et semblait dire au crépuscule : « Je te rejoins ! » Mais si rien ne pouvait entamer cette âme, ce corps était faible, et cette chair se révoltait sous l'aigre bise. En vain voulait-il lutter, le froid était le plus fort. Il se redressait, levant sur la foule son front où les rides continuaient les blessures, et ses yeux haïnaient.

Mais ses dents claquaient encore, son visage était bleui toujours. La guillotine, ce n'était rien pour le marquis. L'horrible, c'était le supplice de passer par un lâche aux yeux de la foule. Laisser ce souvenir à tous : le marquis est mort en tremblant. Et sur la route, le même cri continuait frappant au cœur le royaliste : il a peur : A bas les lâches ! On débouchait en ce moment sur la place de la Révolution. Une rumeur immense, quelque chose comme la décharge que fait une vague en se brisant contre une dune, éclata parmi la foule. On vit ondule autour de la statue de la Liberté, dans les fossés de la place près des guinguettes ébahies à côté du peuplier patriotique dénudé par l'hiver, la foule des spectateurs, gens de tous rangs et de tous âges, gens de tous partis, enragés ou réactionnaires, qui, tous les jours, venaient autour de l'échafaud entendre la messe rouge.

En ce moment, le regard du marquis rencontra le regard du bourreau. Qu'y avait-il donc dans les yeux de cet homme qui allait mourir? Des larmes, peut-être, une irrésistible supplication, un effort qui disait tout, l'horrible souffrance et la peur de la peur.

Samson ôta lentement l'habit de gros drap cadis qu'il portait; il s'approcha du condamné et lui jeta le lourd vêtement sur les épaules.

Chaud encore du corps de l'exécuté, le drap enveloppa la chemise et la chair du vieillard comme une caresse, et à mesure que la charrette avançait dans la foule, le marquis s'échauffait et tremblait moins. La chaleur revenait, le frisson, ce frisson qu'ils prenaient pour de la terreur disparaissait. Et le froid vaincu laissait l'âme libre. Et le marquis, redressant sa haute taille, pouvait montrer comment on saït mourir.

Au pied de l'échafaud il fallait attendre. Le marquis vit monter les uns après les autres ses compagnons du dernier voyage : les fermiers généraux, le garde du corps, les allemands...

Le soldat monta d'un pas ferme. Au premier échelon, il regarda le marquis : Allons, enfants de la patrie ! dit-il. Le marquis ne le voyait pas, mais il entendait encore chanter là-haut.

A la fin du refrain, le soldat ajouta : Vive la Rép... Il se tut.

Vive le roi ! dit le marquis. Et il monta, promenant sur la foule un regard fier. Au moment où les aides attachaient l'énigme sur la planchette, Samson, qui s'était approché, sentit une main chercher la sienne, la saisir, malgré les liens des poignets, et la serrer fortement.

C'était une façon de dire : « Merci. » Et le bourreau est mort en pensant encore à ce serrement de main du patient qu'il avait aidé à bien mourir.

JULES CLARETIE.